



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

111
66

LA

PRÉSENCE RÉELLE

PAR

M^{GR} DE SÉGUR



PARIS

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

TOLRA ET HATON, LIBRAIRES-ÉDITEURS

68, RUE BONAPARTE, 68

Handwritten text at the top of the page, possibly a header or title.

Handwritten text in the upper middle section of the page.

Handwritten text in the middle section of the page.

Handwritten text in the lower middle section of the page.

Handwritten text in the lower section of the page.

Handwritten text in the lower section of the page.

Handwritten text in the lower section of the page.

Handwritten text in the lower section of the page.

Handwritten text in the lower section of the page.

Handwritten text at the bottom of the page.

~~4526.aa~~

LA
PRÉSENCE RÉELLE

OUVRAGES DE M^{GR} DE SÉGUR

- | | |
|---|--|
| Causeries sur le Protestantisme d'aujourd'hui. 1 vol. in-18.. 60 c. | — 2 ^e Traité. LE RENONCEMENT. In-18.. 40 c. |
| Par la poste.. 70 c. | Par la poste. 50 c. |
| La Confession. In-18. 20 c. | — 3 ^e Traité. JÉSUS VIVANT EN NOUS, fondement céleste de la piété et de la vie intérieure. 1 vol. in-18 de 300 pages. 1 fr. |
| Par la poste.. 30 c. | Par la poste. 1 f. 20. |
| Le Denier de Saint-Pierre. | — 4 ^e Traité. LE CHRÉTIEN VIVANT EN JÉSUS. 1 vol. in-18 de 300 pages. 1 fr. |
| In-18. 05 c. | Par la poste. 1 fr. 20. |
| Par la poste. 10 c. | Prie-Dieu pour l'adoration du Saint-Sacrement. 1 beau vol. in-32. 60 c. |
| La Divinité de Jésus-Christ. | Par la poste. 70 c. |
| Questions à l'ordre du jour. In-18. 20 c. | Réponses courtes et familières aux objections les plus répandues contre la Religion. 1 vol. in-18. 50 c. |
| Par la poste.. 30 c. | Par la poste. 60 c. |
| L'Église. In-18. 10 c. | — <i>Le même ouvrage</i> , édition de bibliothèque. 1 beau volume in-12. 1 fr. 25. |
| Par la poste. 15 c. | La Révolution. 1 vol. in-18. 60c. |
| Grosses vérités. In-18. 10 c. | Par la poste. 70 c. |
| Par la poste. 15 c. | Le Souverain Pontife. 1 vol. in-18 de 300 pages.. . . . 1 f. |
| Jésus-Christ, CONSIDÉRATIONS FAMILIÈRES SUR LA PERSONNE, LA VIE ET LE MYSTÈRE DU CHRIST. 1 vol. in-18. 60 c. | Par la poste. 1 f. 20. |
| Par la poste. 70 c. | La très-sainte Communion. |
| Les objections populaires contre l'Encyclique. 1 vol. in-18. 15 c. | In-18. 20 c. |
| Par la poste. 25 c. | Par la poste. 30 c. |
| Le Pape , questions à l'ordre du jour. In-18.. 15 c. | |
| Par la poste. 25 c. | |
| Les Pâques. In-18. 05 c. | |
| Par la poste. 10 c. | |
| La Piété et la vie intérieure. | |
| — 1 ^{er} Traité. NOTIONS FONDAMENTALES. In-18. 25 c. | |
| Par la poste.. 35 c. | |

INSTRUCTIONS FAMILIÈRES ET LECTURES DU SOIR

SUR TOUTES LES VÉRITÉS DE LA RELIGION

Par Mgr DE SÉGUR

10^e édit.—2 beaux vol. in-12.—Prix : 5 fr. ; *franco*, 5 fr. 50.

LA
PRÉSENCE RÉELLE

PAR M^{GR} DE SÉGUR

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

TOLRA ET HATON, LIBRAIRES-ÉDITEURS

68, RUE BONAPARTE, 68

—
1866

Tous droits réservés.



LA
PRÉSENCE RÉELLE

I

De ceux qui n'y croient pas.

D'abord, ce sont les *incrédules* proprement dits, qui, pour une raison ou pour une autre, ont totalement perdu la foi. DIEU merci, il n'y en a pas autant que quelques-uns semblent le croire; un ou deux peut-être, sur mille. Quand on les voit au lit de mort, on en a la preuve convaincante.

Un *incrédule*, c'est un pauvre homme qui ne croit pas en JÉSUS-CHRIST. Il est tout simple qu'un homme qui en est arrivé là ne croie pas à la présence réelle. JÉSUS-CHRIST n'est au Saint-

Sacrement que parce qu'il est le DIEU tout-puissant. L'objet unique de ces quelques pages étant de confirmer dans leur foi les catholiques peu instruits, c'est à eux que je m'adresse, et non point aux incrédules obstinés. A quoi bon présenter la lumière à des aveugles ? Ce serait évidemment perdre son temps et mettre la charrue avant les bœufs. Que ces pauvres égarés commencent par croire tout de bon en DIEU et en JÉSUS-CHRIST, et alors nous pourrons nous entendre. Jusque-là toute discussion sensée est radicalement impossible.

J'en ai connu un qui voulait qu'on lui démontrât que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST était présent au Saint-Sacrement, et qui, dès le début, déclarait qu'il ne croyait pas en la divinité de Notre-Seigneur. J'avais beau dire et lui faire **toucher du doigt l'absurdité évidente de sa prétention, rien n'y faisait...** Et cet homme n'était pas le premier venu ; loin de là, c'était un homme d'esprit, un homme fort bien élevé, très-connu et très-estimé dans le monde littéraire... Mais la logique n'est pas le côté fort des incrédules ; la logique et la foi sont deux sœurs inséparables : quand l'une s'en va, l'autre s'apprête toujours à déménager.

Aussi, chaque jour se réalise la parole si profonde d'un célèbre philosophe : « C'est un

grand honneur pour la Religion d'avoir pour ennemis des hommes aussi déraisonnables. »

Les protestants ne croient pas non plus à la présence réelle. Pour eux aussi, il faut remonter plus haut, et commencer par les faire croire à la mission divine de l'Église catholique.

La foi en DIEU, en JÉSUS-CHRIST et en l'Église est la base qui supporte tous les dogmes particuliers de la Religion : c'est comme le tronc qui porte toutes les branches. Avant d'essayer de démontrer à un protestant la présence réelle, il faut l'amener d'abord aux pieds de l'Église. Ce n'est donc guère plus à eux qu'aux incrédules que je m'adresse ici. Les protestants, il est vrai, ont leur Eucharistie; mais ce qu'ils appellent la Cène n'est qu'une mystification : au lieu de donner aux âmes leur Sauveur JÉSUS-CHRIST, comme le fait l'Église, les ministres protestants leur donnent un peu de pain et de vin. Et ils osent appeler cela l'Eucharistie, la Communion!!...

Les incrédules, les hérétiques, voilà donc tout d'abord les pauvres gens qui ne croient pas à la présence réelle.

II

De ceux qui croient qu'ils n'y croient pas.

Leur nombre est considérable : la plupart de nos *impies* en sont là, et aussi tous les mauvais sujets qui se moquent de la piété.

L'impiété n'est pas la même chose que l'incrédulité : un impie, c'est un homme qui se révolte contre le bon DIEU ; un incrédule peut n'être pas impie : c'est tout simplement un homme qui, parfois sincère et excusable, a le malheur de ne pas croire. Un impie est toujours coupable : il attaque la foi, il s'en moque, il se pose vis-à-vis d'elle en ennemi déclaré.

Le mystère de l'Eucharistie est le point de mire de l'impiété, et c'est tout naturel : l'Eucharistie, c'est JÉSUS-CHRIST présent sur la terre ; et JÉSUS-CHRIST, c'est DIEU, le seul vrai DIEU vivant. En s'attaquant à l'Eucharistie, l'impie s'attaque droit à DIEU.

Les impies, malgré tout leur tapage, sont rarement de vrais incrédules. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour persuader aux autres et se persuader à eux-mêmes qu'ils ne croient pas en JÉSUS-CHRIST et en son Sacrement ; mais le

plus souvent, pour ne pas dire presque toujours, la foi demeure au fond de ces âmes gangrenées; l'étincelle divine se conserve sous la cendre, et reparait dans les grandes épreuves... Il est bien peu d'impies qui ne pourraient dire ce qu'avouait, au moment de la mort, un révolutionnaire célèbre du dernier siècle dont l'impiété s'était manifestée de mille manières : « J'ai été incrédule, disait-il à un saint prêtre qui venait de le convertir; j'ai été incrédule parce que j'ai été corrompu. Chez moi, c'est le cœur qui était malade, bien plus que la tête. Au fond, j'avais la foi, malgré mes blasphèmes. »

En général, les impies croient d'autant plus qu'ils crient plus et plus fort. Il ne faut pas les prendre au sérieux quand ils déblatèrent contre le Saint-Sacrement : ils croient tout comme nous, et c'est ce qui les fait enrager. Ils croient, et ils ont peur.

Il faut en dire autant des mauvais sujets, des libertins qui s'abandonnent à leurs passions. Ils se moquent des choses saintes, en particulier des sacrements. Ils voient, et ils ont raison de voir dans la Confession et dans la Communion un obstacle direct à leur mauvaise vie. Ils les tournent donc en ridicule et tâchent, comme

les impies, de se persuader qu'ils ne croient plus au Dieu de leur enfance.

Ce ne sont pas précisément des impies, quoi qu'ils débitent mille impiétés : ce sont de pauvres étourdis, qui feraient bien mieux d'avouer tout bonnement qu'ils ont tort de mal vivre, et que, s'ils attaquent la foi, c'est qu'ils n'ont plus le courage de la pratiquer. Leur incrédulité vient d'en bas : c'est le ventre qui leur porte à la tête. Presque tous les jeunes gens qui se moquent des saints Mystères appartiennent à cette triste catégorie. Qu'ils redeviennent purs, et tout sera dit. Avec ces prétendus incroyants, il n'est pas besoin d'argumenter ; l'argument unique, c'est le repentir, c'est le retour aux bonnes mœurs, c'est une bonne confession.

J'en dirai autant des marchands voleurs et de tous les gens qui ont du bien mal acquis. Ceux-là aussi font les incroyants, tâchent de fermer les yeux pour ne point voir, de se boucher les oreilles pour ne point entendre, et disent bien haut qu'il ne faut pas en croire les prêtres... Incrédulité de bourse, mes pauvres amis ! incrédulité de caisse et de comptoir ! Mettez en règle vos livres et vos consciences, et vous serez tout surpris de voir que vous n'avez jamais cessé de croire.

Telle est la seconde espèce d'ennemis qui élèvent la voix contre le mystère adorable de l'Eucharistie. Les premiers sont des aveugles; les seconds se sont mis un bandeau sur les yeux et se croient aveugles parce qu'ils n'y voient plus. Nous autres, chrétiens, nous sommes les enfants de la lumière, et nous avons des yeux pour y voir.

III

De ceux qui ont l'air de n'y pas croire.

Ce sont les indifférents et les poltrons, en si grand nombre, hélas! dans notre société déchristianisée.

Grâce à une foule de causes qui varient selon l'âge, la position, les faiblesses d'un chacun, il y a une quantité de catholiques tièdes qui ne doutent en aucune manière de la présence réelle, et qui néanmoins grossissent, sans le savoir, la foule des ennemis du Saint-Sacrement. Ils ont la foi, mais ils ont l'air de ne point l'avoir; ils ont la foi, mais ils manquent totalement d'esprit de foi. Sans précisément se mal conduire, ils vivent pratiquement comme s'ils ne croyaient pas à la présence de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST

au Saint-Sacrement : ils n'y pensent pas; ils entrent dans les églises sans respect, sans prière; ils assistent à la Messe le dimanche, par habitude plutôt que par piété; ils n'ont jamais idée, dans le courant de la semaine, d'aller adorer leur Seigneur, qui les attend cependant au fond de son Tabernacle...

Et puis, il y a les poltrons, les chrétiens lâches qui n'ont pas une foi assez énergique pour braver le respect humain : ils paraissent souvent ne pas croire; comme le pauvre Simon-Pierre au milieu des soldats du prétoire, ils renient leur Maître, à la première raillerie. Ils rougissent de se dire chrétiens, d'agir en catholiques; et, par leurs défections perpétuelles, ils décuplent le nombre des adversaires de la très-sainte Eucharistie... Chrétiens coupables, qui trahissent leur Sauveur dans le mystère suprême de son amour !

Ne soyons pas de ce nombre. Fidèles à notre baptême, ne nous contentons pas de croire en secret : professons de bouche ce que nous croyons de cœur. Enfants de la vérité, marchons, le front levé, dans la voie droite, d'où l'on ne s'écarte jamais que pour s'égarer dans le désert de l'erreur, et tomber dans la fange des passions honteuses. La foi est le chemin royal du salut et du vrai bonheur.

IV

Étrange ignorance de certains chrétiens touchant l'Eucharistie.

Les ignorants fourmillent dans notre siècle de lumière. Il y a une foule de chrétiens qui ont si bien oublié leur catéchisme, qu'ils ne savent, pour ainsi dire, plus rien des choses de la Religion. Au sujet de la divine Eucharistie, cette ignorance se manifeste parfois d'une manière si étrange, que l'on se demande si l'on est bien réellement en France, en pays catholique.

J'ai connu un très-gros personnage, qui, devant un nombreux public, et croyant faire un acte de foi héroïque, appelait très-sérieusement l'Eucharistie « le *symbole* de JÉSUS-CHRIST. »

Il y en a qui ne savent plus ce que c'est que la Messe, et la confondent avec les Vêpres. Un brave général causait, avant dîner, avec un Cardinal-Archevêque. En voyant le monde sortir de l'église, après les Offices du soir, il fit cette naïve et pieuse réflexion : « Ils sortent de la *Messe*. »

Un autre officier supérieur, qui voulait assis-

ter à la Messe, arrive au moment où le Prêtre donnait la dernière bénédiction... Il se hâte de s'incliner et la reçoit fort dévotement. « Encore une minute, et je *manquais la Messe!* » disait-il, le soir, à l'Évêque du lieu en lui racontant l'aventure avec une certaine émotion.

Tout dernièrement, un Évêque bénissait solennellement une nouvelle ligne de chemin de fer. Il était trois ou quatre heures de l'après-midi. L'assistance était nombreuse et choisie; la fête, des plus brillantes. Le discours et l'affabilité du bon Prélat enthousiasmèrent tout le monde, et il entendit deux ou trois braves industriels se dire l'un à l'autre, dans l'expansion de leur joie : « Ça fait tout de même du bien, la religion ! Il y avait longtemps que nous n'avions eu la chance d'entendre la Messe ! »

Il y en a qui ne savent même plus qu'il y a un Saint-Sacrement. Un jour, j'ai entendu moi-même deux jeunes gens, qui sortaient de l'église de Vaugirard, où le Saint-Sacrement était exposé, se moquer agréablement de « tous ces prêtres, de tous ces dévots qui adorent des cierges, et se mettent à genoux devant des chandelles. »

J'ai là devant moi un grand journal, qui s'imprime à Paris, et dont le rédacteur en chef refuse obstinément de se lamenter « sur le sort

des prêtres romains n'ayant pour vivre que deux Messes par jour à douze sous. »

Il y en a d'autres qui ne savent pas qu'il faut être à jeun pour communier. Un prince, apprenant que l'aumônier de sa chapelle attendait depuis assez longtemps déjà pour célébrer la Messe, lui envoya demander, avec une bienveillance touchante, s'il ne voulait pas auparavant prendre quelque chose, ne fût-ce qu'une simple tasse de café. — La même politesse fut faite à Mgr Affre, Archevêque de Paris, par un illustre maréchal de France, dans la sacristie des Invalides, où le Prélat attendait depuis plusieurs heures l'arrivée des dépouilles mortelles de l'empereur Napoléon I^{er}, qu'on rapportait de Sainte-Hélène.

Quoique les femmes, soient, en général, plus instruites que les hommes en fait de religion, on en trouve quelquefois qui valent des hommes. — J'ai connu une grande dame, la femme d'un préfet, qui, en revenant de faire ses pâques, apprit d'une parente qu'on était obligé de remplir ce devoir dans sa paroisse, et qui voulait immédiatement repartir pour recommunier dans l'église paroissiale. « Mais, ma chère, lui dit-on, cela ne se peut pas : on ne communie pas deux fois le même jour. — Cela ne fait rien, répondit-elle avec ferveur ;

pendant que je suis à jeun, je vais y aller ; ce sera bien plus commode que d'y retourner deux jours de suite. » Et l'on eut grand'peine à la décider à attendre.

Le recueil de ces inepties serait malheureusement bien long. Elles viennent, non de la mauvaise volonté, mais de l'ignorance. C'est une vraie plaie pour le christianisme. Souvent intelligents et instruits pour ce qui concerne les sciences naturelles, l'industrie, le commerce, etc., ces chrétiens ignorants sont devenus comme étrangers aux enseignements de l'Église. Les riches se montrent souvent aussi ignorants et plus ignorants que les pauvres ; c'est une honte et un grand malheur.

En ce qui touche le plus grand de nos mystères, l'Eucharistie, je voudrais rappeler ici à ceux qui pourraient en avoir besoin quelques-unes des raisons péremptoires sur lesquelles repose, comme sur un roc inébranlable, la foi de l'Église catholique à la présence réelle. Ce sera, si je ne me trompe, leur rendre un grand service que d'éclairer leur foi et de la prémunir contre les attaques et les railleries des ennemis de la Religion.

V

Ce que c'est que le Saint-Sacrement.

Dans les discussions religieuses, plus encore que dans les autres, il est indispensable de bien s'entendre et, par conséquent, de savoir très-nettement ce dont on parle. Puisque nous allons parler du Saint-Sacrement, pour établir clairement la réalité de la présence de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, commençons par exposer en quelques mots ce qu'enseigne l'Église catholique sur ce grand mystère. Avant tout, il faut éviter les malentendus.

La foi nous apprend donc que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, vrai DIEU et vrai homme, voulant demeurer au milieu de son Église jusqu'à la fin du monde et éprouver constamment la foi de ses fidèles, institua le sacrement de l'Eucharistie, le Jeudi-Saint, au Cénacle, dans la ville de Jérusalem, quelques heures avant de commencer sa douloureuse Passion.

Il prit du pain azyme (c'est-à-dire sans levain), le bénit et, par sa toute-puissance, le changea en la substance même de son Corps; puis il prit un calice, qu'il remplit de vin, le bénit et le consacra en la substance de son

Sang divin : de telle sorte que les Apôtres, en recevant ce que JÉSUS-CHRIST leur présenta, reçurent, non du pain ni du vin, mais le Corps et le Sang de JÉSUS-CHRIST, JÉSUS-CHRIST lui-même, caché sous l'apparence du pain et du vin.

La foi nous apprend que dans l'Hostie consacrée le Corps du Sauveur est vivant, tout entier, uni à son sang, à son âme et à sa divinité; et il en est de même de chaque parcelle de la sainte Hostie : JÉSUS-CHRIST y est réellement, substantiellement et corporellement présent, comme dans l'Hostie tout entière. Quand le Prêtre brise l'Hostie, il ne brise pas le Corps du Seigneur, mais seulement le signe sensible, l'apparence du pain qui voile ce divin Corps et qui le rend présent sur l'autel.

Dans le calice, JÉSUS-CHRIST est également présent tout entier. Son Sang adorable est là, plein de vie, uni à son Corps, à son âme et à sa divinité. JÉSUS-CHRIST est présent dans chaque goutte du vin consacré, comme dans chaque parcelle de la sainte Hostie.

L'Eucharistie est donc un sacrement (c'est-à-dire un signe extérieur) qui contient réellement et substantiellement Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, DIEU fait homme, sous les espèces du pain et du vin.

Le sacrement de l'Eucharistie rend présent au milieu de nous, tout en le voilant à nos regards, notre divin Sauveur, avec son Corps, son Sang, son âme et sa divinité. Comme c'est le plus auguste, le plus saint de tous les sacrements, on l'appelle le *Saint-Sacrement*, le sacrement par excellence.

On lui donne aussi le nom d'Eucharistie; ce mot vient du grec et signifie *la grâce par excellence*.

Le *Saint-Sacrement*, c'est donc le bon Dieu, c'est JÉSUS-CHRIST, qui est là, corporellement présent au milieu des chrétiens. De même qu'autrefois à Béthléem, à Nazareth, à Jérusalem, le Fils éternel de Dieu était, par son humanité, réellement présent au milieu des hommes; de même, par le *Saint-Sacrement*, il continue à demeurer réellement au milieu de nous. Nous ne le voyons pas, mais il y est tout de même, comme un homme qui est réellement présent dans une chambre, bien qu'il y soit caché derrière un rideau. Le voile qui, dans l'Eucharistie, nous cache JÉSUS-CHRIST, ce sont les espèces sacramentelles, c'est-à-dire les apparences du pain et du vin. A Jérusalem, le voile qui cachait aux Juifs la divinité du Sauveur, c'était son humanité. Les Juifs devaient croire en la divinité, qu'ils ne voyaient pas et

qui leur était cependant réellement présente : nous autres, nous devons croire également à ce que nous ne voyons pas, c'est-à-dire à la divinité et à l'humanité de JÉSUS-CHRIST, toutes deux présentes sous le voile de l'Hostie consacrée.

L'Église nous enseigne encore que les Prêtres, et eux seuls, reçoivent de DIEU, au moyen du sacrement de l'Ordre, le pouvoir de consacrer, c'est-à-dire de changer le pain et le vin au Corps et au Sang de JÉSUS-CHRIST. Ils le font dans une cérémonie religieuse très-auguste que l'on appelle la *Messe*, et à laquelle tous les chrétiens sont obligés d'assister au moins tous les dimanches et fêtes, sous peine de péché mortel. Au milieu de la Messe, au moment solennel que l'on appelle la *consécration* ou l'*élévation*; le Prêtre, comme autrefois JÉSUS-CHRIST au Cénacle, change le pain et le vin au Corps et au Sang du Fils de DIEU. Ce changement miraculeux est appelé *transsubstantiation*, c'est-à-dire changement de la substance du pain et du vin en la substance du Corps et du Sang de JÉSUS-CHRIST.

Le Prêtre et les chrétiens qui s'y sont préparés *communient*, c'est-à-dire reçoivent en eux-mêmes JÉSUS-CHRIST, afin de lui demeurer plus fidèles et de l'aimer davantage.

Après la Messe, le Saint-Sacrement est respectueusement conservé sous l'espèce du pain, et renfermé dans le Tabernacle au milieu de l'autel. Et ainsi, dans nos églises, dans chacune de nos églises, même au milieu des plus pauvres campagnes, notre grand DIEU, notre bon Sauveur JÉSUS, demeure jour et nuit présent au milieu de nous.

Voilà ce que la foi nous enseigne au sujet de l'Eucharistie; voilà ce que c'est que le Saint-Sacrement. Que c'est grand et que c'est beau!

VI

Si nous pouvons comprendre la présence de Jésus-Christ au Saint-Sacrement.

Non, aucune créature, ni Ange, ni homme, ne peut comprendre le mystère du Saint-Sacrement. C'est une vérité : oui certes; mais une vérité que nous ne comprenons pas, que nous ne comprendrons jamais.

On appelle ces vérités-là des *mystères*. Tout ce qui sort des mains de DIEU porte le cachet du mystère : dans la nature comme dans la Religion, *tout* est mystère, c'est-à-dire incompréhensible. Pour qui sait réfléchir, la pousse

des arbres, la germination des plantes, la croissance des animaux, la digestion de la nourriture, les pulsations du cœur, etc., etc., sont des mystères aussi incompréhensibles en eux-mêmes que les grands mystères du christianisme, et, en particulier, le mystère de la présence réelle. Expliquez-moi le fond des choses que je viens de dire, et je m'engage à vous expliquer le fond du mystère eucharistique. Quand j'aurai compris comment un gland devient un chêne, comment le pain que je mange devient ma chair et mon sang, je pourrai comprendre comment mon Seigneur Jésus-CHRIST est présent dans la sainte Hostie.

DIEU seul comprend ce qu'il fait; seul, le Créateur comprend les mille mystères de la création. Nous autres, nous ne pouvons que les connaître, en constater l'existence et en adorer l'auteur.

Il en est de même de tous les mystères du christianisme : DIEU seul, auteur de la religion, comme de la création, peut en sonder les profondeurs sacrées; DIEU seul comprend le mystère de la Trinité, le mystère de l'Incarnation, le mystère de la Rédemption, le mystère de la Grâce et des Sacraments, le mystère de l'Eucharistie. Le chrétien ne peut que connaître et adorer ces grandes réalités, lorsque DIEU dai-

gne les lui révéler par son Église. Chercher à les comprendre serait absurdité ou folie.

Et puis pourquoi vouloir *comprendre* la présence réelle? Si nous la comprenions, au lieu simplement de la connaître, en serions-nous meilleurs? Est-ce là ce qui nous ferait servir et aimer plus fidèlement Notre-Seigneur Jésus-CHRIST? Pour bien écrire, est-il nécessaire de savoir *comment* se fabriquent l'encre et le papier? Pour bien marcher, est-il nécessaire, est-il même utile de pénétrer, comme le font nos savants, les lois du mouvement?... Croyez-moi; le bon DIEU a bien fait ce qu'il a fait : les cœurs purs et les âmes droites en savent bien assez sur le mystère du Saint-Sacrement pour adorer profondément et aimer parfaitement leur bon Maître, retenu si près d'eux par l'amour.

Dans l'Eucharistie, comme dans tous les autres mystères, le bon DIEU exige de nous que nous croyions, et non pas que nous comprenions. Il veut (et il a bien raison) que nous nous soumettions humblement, pleinement à l'enseignement de son Église; car c'est lui-même qui parle par les Pasteurs de l'Église : « Celui qui vous écoute, m'écoute, leur a-t-il dit, et celui qui vous méprise, me méprise. « Celui qui croira sera sauvé, celui qui ne « croira pas sera condamné. » Vous le voyez,

il n'est pas question de comprendre, mais de croire.

Croyez donc, mon cher lecteur, croyez de tout votre cœur, croyez comme ont cru les plus grands, les plus vertueux hommes du monde, et ne cherchez pas à comprendre ce que nulle créature au monde ne peut et ne doit comprendre.

VII

S'il est absurde et impossible, comme le disent les impies, de croire à la présence réelle.

Cela n'est ni absurde ni impossible ; mais, au contraire, très-raisonnable, très-raisonné et très-logique.

Ce qui est impossible, c'est ce qui est évidemment contradictoire. Par exemple, qu'une boule soit carrée, qu'il fasse en même temps jour et nuit, etc. ; tout cela est absurde, cela se contredit, cela ne peut exister en même temps. Un rond, un cercle ne *peut* pas être carré, c'est évident. Voilà des absurdités, voilà des impossibilités absolues, et il faudrait avoir perdu la tête pour admettre ces choses-là. La raison et le bon sens comprennent très-bien que cela ne

peut pas être, que ce sont des absurdités.

Mais il n'en est pas de même du mystère de la présence réelle : il n'y a rien de contradictoire ni d'impossible dans ce que l'Église nous enseigne à ce sujet. Il est vrai, nous ne comprenons pas *comment* la substance du pain est changée en la substance du Corps du Seigneur ; nous ne comprenons pas *comment* le Corps glorifié de JÉSUS-CHRIST est présent dans l'Hostie consacrée ; mais nous ne voyons pas du tout que cela soit impossible.

Outre qu'on ne peut démontrer qu'une substance ne puisse pas être changée subitement par le bon DIEU en une autre substance, il y a encore, en ce qui concerne le Saint-Sacrement, trois considérations très-importantes :

La première, c'est que le Corps de Notre-Seigneur ressuscité est un *corps glorifié*, et que les corps glorifiés n'occupent point de place comme les nôtres ici-bas. Ils sont dans un état beaucoup plus parfait, dans un état *céleste*, dont nous ne pouvons pas nous faire une idée, bien que nous le sachions. Qu'y a-t-il donc d'impossible à ce que le Corps glorifié de JÉSUS-CHRIST, qui n'occupe plus de place, soit présent, présent tout entier, partout où se trouve sur la terre une Hostie consacrée ? L'Hostie consacrée est le signe sensible de la présence réelle

de Notre-Seigneur ici-bas : partout où est ce signe, Notre-Seigneur est présent.

Ce qui serait évidemment impossible, absurde, contradictoire, c'est que, dans cette Hostie, il y eût à la fois le pain et Notre-Seigneur ; c'est que du pain devint un homme, tout en restant pain, comme le disait Luther ; c'est qu'un homme, c'est que Notre-Seigneur fût du pain. Mais jamais l'Église n'a enseigné pareille folie ; et ce n'est pas du tout cela que nous croyons en croyant à la présence réelle. L'Église enseigne et nous croyons que dans l'Eucharistie la substance du pain disparaît totalement et est changée miraculeusement au Corps et au Sang de Jésus-Christ, voilés, comme nous le disions tout à l'heure, sous les simples apparences du pain et du vin. C'est un miracle, un grand et divin miracle : mais qu'y a-t-il là qui soit impossible ? Qu'y a-t-il là qui dépasse la toute-puissance de Dieu ? Qu'y a-t-il là d'absurde, de contradictoire ? Jamais personne ne l'a démontré ; jamais personne ne le démontrera.

La seconde considération, c'est que la substance de notre corps, même de notre corps terrestre, est un mystère impénétrable. Qu'est-ce que cette substance ? Quel est l'homme qui en pénètre le fond ?... Du moment que personne n'en connaît le fond, personne ne peut dire

qu'il est évidemment impossible que la substance d'un corps humain, même non glorifié, ne puisse pas être réduite à un point presque imperceptible. On peut bien affirmer que les forces humaines ne peuvent réduire un corps humain dans une si petite étendue; mais jamais on ne pourra sérieusement affirmer que cela soit impossible à la toute-puissance de Dieu.

Enfin, troisième considération: c'est que, dans l'Eucharistie, la substance du Corps de Notre-Seigneur est là, dépouillée de tout ce que l'on appelle les accidents, c'est-à-dire de la forme, de l'étendue, de la couleur, de toutes les propriétés extérieures dont la substance du corps humain est revêtue lorsqu'il est dans son état ordinaire. Mais au Saint-Sacrement, il n'est plus dans son état ordinaire: il est dans un état tout à fait surnaturel, dans l'état sacramental. A la place des accidents, des apparences ordinaires du corps humain, le Corps de JÉSUS-CHRIST nous apparaît revêtu des accidents ou apparences du pain et du vin. C'est sa forme sacramentelle; et personne ne pourra jamais prouver qu'il est impossible que Dieu enlève à une substance quelconque ses formes et apparences ordinaires pour lui en donner d'autres.

Tout cela, je le sais, est un peu abstrait, un peu difficile à saisir; mais cela est nécessaire

pour aller au fond des choses et pour comprendre qu'il n'y a rien d'impossible, rien de déraisonnable, rien d'absurde dans le dogme de la présence corporelle et réelle de JÉSUS-CHRIST, au Saint-Sacrement. En y croyant, en l'adorant, nous sommes très-raisonnables ; notre foi s'unit à notre raison, comme une sœur à une sœur ; et ceux-là seuls sont absurdes qui, mettant de côté la logique, raisonnent tout de travers, parlent de ce qu'ils ignorent, et ne sont, au fond, que des esprits superficiels, tranchant du philosophe.

VIII

Si nous sommes absolument sûrs que Jésus-Christ est réellement présent au Saint-Sacrement.

Oui, absolument sûrs ; aussi sûrs que deux et deux font quatre ; aussi sûrs que de notre propre existence.

Qu'est-ce qui nous rend certains de tout ce dont nous sommes certains ? N'est-ce pas notre raison, notre bon sens ? Du moment que notre raison, après avoir bien examiné une chose, se dit : « Cela est ; cela est évident ; cela ne peut pas ne pas être ; » nous serions fous si nous doutions. Eh bien, la certitude de la présence de Notre-

Seigneur dans l'Eucharistie (aussi bien, du reste, que tous les autres dogmes de la foi catholique) est une certitude de cette espèce : ou bien nous sommes tout à fait sûrs que JÉSUS-CHRIST est présent au Saint-Sacrement, ou bien nous ne sommes plus sûrs de rien, nous ne pouvons plus rien croire ni rien affirmer.

C'est, en effet, l'évidence du raisonnement, l'inflexibilité de la logique, qui nous amène, bon gré mal gré, à admettre : d'abord l'existence de DIEU, Créateur de toutes choses ; puis la divinité du christianisme ; les miracles de JÉSUS-CHRIST, en particulier le miracle éclatant de la résurrection et de l'ascension ; enfin les miracles des Apôtres, la mission divine de l'Église catholique et la souveraine autorité du Pape et des Évêques, Ministres de JÉSUS-CHRIST et Pasteurs du peuple chrétien. Ce n'est pas ici le lieu de prouver ces grandes vérités ; mais c'est le lieu de rappeler que notre raison seule nous a amenés aux pieds du CHRIST et de son Vicaire, et que notre foi à l'enseignement de l'Église est essentiellement raisonnée et par conséquent raisonnable.

Une fois établie l'autorité divine et infaillible de l'Église, nous n'avons plus qu'à écouter son enseignement, absolument certains que nous sommes de la vérité de cet enseignement : pour

croire en hommes raisonnables, nous n'avons plus besoin d'examiner, de prouver en détail les dogmes qu'elle nous propose. C'est à ce titre de vérité catholique que la raison, unie à la foi, nous fait admettre, comme absolument certaine, la présence du Sauveur dans l'Eucharistie ; nous en sommes certains, avant tout examen, parce que l'Église catholique nous l'enseigne, et que, toujours assistée de Dieu et de Jésus-Christ, elle ne peut ni se tromper ni nous tromper.

Maintenant, pour notre consolation, nous trouvons encore, dans les paroles mêmes de l'Évangile, l'éclatante justification de la foi catholique touchant la présence réelle. Écoutons-les et pesons-les avec un religieux respect : c'est Dieu même qui parle.

IX

Comment le dogme de la présence réelle est clairement enseigné dans l'Évangile.

Un an environ avant sa Passion, Notre-Seigneur parlant, à Capharnaüm, à une grande multitude de Juifs qu'il venait de rendre témoins de plusieurs miracles éclatants, leur adressa ces paroles : « En vérité, je vous le déclare : Celui qui croit en moi a la vie éter-

« nelle. Je suis le Pain vivant descendu du ciel.
 « Celui qui mange de ce Pain vivra éternelle-
 « ment; et le pain que je vous donnerai, c'est
 « *ma Chair* pour la vie du monde. »

Notez bien ces paroles : JÉSUS-CHRIST ne donne pas encore ce Pain vivant, ce Pain qui sera sa Chair; il ne fait que le promettre. Il le donnera au Cénacle, comme nous le verrons tout à l'heure.

Les Juifs et les pharisiens se mettent à murmurer. Ils se disent entre eux : « Comment cela peut-il se faire? Comment celui-ci peut-il nous donner sa Chair à manger? » C'est précisément ce que disent encore aujourd'hui les protestants, les blasphémateurs de toutes les nuances.

Le Fils de DIEU, dont la parole est la vérité même, répond aux uns comme aux autres, en affirmant de nouveau et de la manière la plus formelle ce qu'il vient de dire : « En vérité, en vérité, je vous le déclare : si vous ne mangez *la Chair du Fils de l'homme* et si vous ne buvez *son Sang*, vous n'aurez point la vie en vous. »

« Celui qui mange *ma Chair* et qui boit *mon Sang* a la vie éternelle; et moi-même je le ressusciterai au dernier jour. »

« *Ma Chair est véritablement une nourriture,*

« *et mon Sang est véritablement un breuvage.*
 « Celui qui mange *ma Chair* et boit *mon Sang*
 « demeure en moi, et moi je demeure en lui. »

Est-il possible, je vous le demande, de parler plus clairement? Était-il possible à JÉSUS-CHRIST d'exprimer en termes plus formels la réalité de la présence de son Corps et de son Sang dans le Pain vivant qu'il promettait à ses disciples?

Eh bien, à la Sainte-Cène, quand vint le moment de réaliser sa miséricordieuse promesse, le Sauveur trouva le moyen de parler, s'il se peut, plus explicitement encore. Prenant le pain entre ses mains divines, il le présente à ses Apôtres et leur dit : « Prenez et mangez-en « tous, car *ceci est mon Corps.* » Puis, il leur présente le calice, en disant : « Prenez et buvez-« en tous, car *ceci est le calice de mon Sang.* »

Écoutez bien : *Ceci*, c'est-à-dire ce que je vous présente et qui paraît être du pain, *c'est mon Corps.* *Ceci*, c'est-à-dire ce qui paraît être du vin, *c'est mon Sang, c'est le calice de mon Sang.*

C'est mon Corps, c'est mon Sang : non pas la figure ou le symbole de mon Corps et de mon Sang ; mais mon Corps lui-même, mon Sang lui-même, la substance de mon Corps et de mon Sang, la réalité de mon Corps et de mon Sang.

La clarté de ces paroles de Notre-Seigneur

JÉSUS-CHRIST est vraiment effrayante pour les protestants et, en général, pour tous ceux qui ne veulent pas croire à la présence réelle. Elle déjoue toutes les ruses des hérétiques : c'est comme une main de fer qui empoigne le serpent de la chicane et l'étouffe sans miséricorde. Depuis trois siècles les protestants se débattent vainement contre l'évidence, et si le soleil de la vérité ne les pénètre pas de part en part, c'est qu'ils ferment les yeux, c'est qu'ils ne veulent pas voir. Les préjugés de l'ignorance peuvent seuls les excuser.

X

Notre-Seigneur, Luther et Calvin.

En Allemagne, au moment où Luther et Calvin levaient impudemment l'étendard de la révolte contre le dogme de la présence réelle, on composa contre leurs innovations une gravure qui eut un grand succès, parce qu'elle s'adressait à la bonne foi et au bon sens public.

Cette gravure représentait, au milieu, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, tenant l'Eucharistie entre ses mains sacrées, et on lisait au-dessous la parole du Cénacle : *Ceci est mon Corps.* — A droite

du Sauveur, on voyait Luther, présentant aussi l'Eucharistie; et au-dessous étaient écrites ces paroles qui résument la doctrine luthérienne sur l'Eucharistie : *Ceci est du pain et mon Corps, mon Corps dans du pain.* — A gauche, Calvin, dans la même posture, présentait le sacrement; et on lisait au-dessous : *Ceci n'est pas mon Corps; mais simplement la figure de mon Corps.*

L'auteur avait écrit en grosses lettres, au bas de la gravure : *Lequel des trois a raison?*

L'Église catholique a toujours dit, et dira toujours comme Notre-Seigneur, et avec Notre-Seigneur : L'Eucharistie est le Corps véritable de JÉSUS-CHRIST, réellement et substantiellement présent sous l'apparence du pain. Elle a raison; seule, elle a raison : les hérétiques, quels qu'ils soient, ont tous tort; tous, ils blasphèment la vérité; tous, ils mentent à l'Évangile.

Quand un libertin ou un mécréant viendra vous dire : « JÉSUS-CHRIST n'est pas dans l'Eucharistie; c'est impossible; c'est absurde; je n'y erois pas, » etc. ; rappelez-vous simplement l'oracle du Fils de DIEU : « *Ceci est mon Corps,* » et demandez-vous auquel des deux il vaut mieux croire.

XI

Comment, dès l'origine du christianisme, l'Église a cru, comme aujourd'hui, à la présence réelle.

La sainte Eucharistie, qui n'est autre chose que JÉSUS-CHRIST toujours présent au milieu de ses disciples, a été regardée (et c'était tout simple), dès le temps des Apôtres, comme le centre et le cœur de la Religion. Les premiers chrétiens communiaient tous les jours, et l'Apôtre saint Paul, leur reprochant quelques négligences à cet égard, rappelait en termes très-explicites que le Pain eucharistique est le Corps même du Seigneur. Voici ce qu'il écrivait aux fidèles de Corinthe : « La veille même de sa « Passion, le Seigneur Jésus prit le pain, le « rompit et le donna à ses disciples en disant : « *Prenez et mangez ; car ceci est mon Corps* « qui sera livré pour vous ; de même, le calice : « *Prenez et buvez ; car ce calice est l'alliance* « *nouvelle en mon Sang...* C'est pourquoi, qui- « conque mangera ce Pain ou boira le calice du « Seigneur indignement, profanera le Corps et « le Sang du Seigneur. Celui qui mange ce Pain « et boit ce calice indignement, mange et boit

« sa condamnation ; car il profane *le Corps du Seigneur*. »

Et dans un autre endroit, saint Paul dit encore : « Le calice de bénédiction que nous consacrons, n'est-ce point la *communion du Sang du Christ*? Et le pain que nous rompons, n'est-ce point la *communion du Corps du Seigneur*? »

L'Apôtre saint Pierre est, tout le monde le sait, l'auteur des principales prières du *Canon* de la Messe : or, cette antique prière renferme plusieurs passages qui manifestent hautement la foi à la présence réelle; entre autres celui-ci, qui précède immédiatement la consécration : « Recevez, ô Seigneur, cette oblation, afin qu'elle devienne pour nous *le Corps et le Sang de votre Fils bien-aimé, JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur*. » Et cet autre qui la suit de près. « Nous vous supplions, Seigneur, de daigner nous remplir de toutes sortes de grâces et de bénédictions, nous tous qui allons participer à cet autel et recevoir *le très-saint Corps et le Sang de votre Fils*. »

Dans les Actes du martyre de l'Apôtre saint André, frère aîné de saint Pierre, le glorieux martyr dit à son juge : « Chaque jour j'offre au DIEU tout-puissant, non le sang des boucs, non la chair des taureaux, mais l'*Agneau sans tache*

dont *la Chair* sert de nourriture, et dont *le Sang* sert de breuvage à tous les fidèles... C'est *vraiment le Christ* qui est offert en sacrifice; c'est *vraiment le Corps du Christ* qui est donné en nourriture à son peuple; et c'est *son Sang* qu'il donne à boire. »

Est-ce clair? Est-il possible d'exprimer plus formellement la présence réelle du Corps et du Sang de JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie? C'est ici pour tous une question de bonne foi.

Dans les plus antiques catacombes de Rome dont plusieurs remontent au temps même de saint Pierre, on retrouve des peintures et des monuments qui attestent d'une manière non moins évidente la foi des premiers chrétiens à la présence réelle.

Ainsi, dans la catacombe des saints martyrs Nérée et Achillée, commencée sous l'empereur Domitien, on voit encore, dans une chapelle qui avait renfermé le corps de plusieurs martyrs, une peinture qui exprime admirablement ce beau mystère de notre foi. Sur un calice rempli de vin, est posé un pain de la forme des pains sacrés, et ce calice ainsi que le pain, repose sur un poisson. Or, tous les savants, soit protestants; soit catholiques, s'accordent à dire que, durant les persécutions, les chrétiens,

pour éviter d'être découverts, avaient pris la figure du poisson comme symbole de JÉSUS CHRIST : en grec, en effet, les cinq lettres du mot qui signifie poisson, forment les initiales de ces paroles : JÉSUS-CHRIST, *Fils de DIEU, Sauveur*.— Cette peinture signifie donc que le pain et le vin du calice sont une seule et même chose avec JÉSUS-CHRIST, Fils de DIEU, Sauveur.

Dans cette même catacombe, à côté de la première peinture, il y en a une autre plus expressive encore : c'est un prêtre, en habits sacrés, debout devant un autel, et consacrant le pain et le vin, posés de même sur le poisson mystérieux. A côté, se voit une femme en adoration. — Notons que la catacombe des saints Nérée et Achillée remonte à l'année 85 ou 86 de l'ère chrétienne, quelques années à peine après le martyre de saint Pierre et de saint Paul, et à cette même persécution où l'Apôtre saint Jean fut jeté dans une chaudière d'huile bouillante, à Rome, devant la porte Latine.

Dans une autre catacombe, celle de saint Calixte, on voit la Sainte-Cène peinte à côté de l'autel principal; et là, comme toujours, le pain est uni au poisson symbolique.

Enfin, on a trouvé, dans les catacombes les plus anciennes, des calices de verre, au fond desquels étaient représentées, en traits d'or,

d'un côté la Cène, et de l'autre les noces de Cana, où l'eau fut changée en vin : expression frappante du mystère eucharistique, où le pain et le vin sont changés au Corps et au Sang du Seigneur, comme à Cana l'eau a été changée en vin.

La croyance des premiers chrétiens à la présence réelle est, du reste, un fait acquis à l'histoire et à la science. Que s'il pouvait rester le moindre doute à ce sujet, voici, pris au hasard, entre des centaines et des milliers, quelques passages des plus anciens Docteurs et Évêques qui attestent jusqu'à l'évidence la même vérité.

XII

Que les Évêques et Docteurs des premiers siècles ont enseigné, comme ceux d'aujourd'hui, la présence réelle de Jésus-Christ au Saint-Sacrement.

Nous allons tout simplement citer ces grands témoignages de l'antique foi de l'Église, siècle par siècle, sans y ajouter aucune réflexion, en les abandonnant à la sincérité et à la bonne foi du lecteur.

On a recueilli, tout au commencement du second siècle, sous le nom de *Constitutions Apo-*

stoliques, plusieurs *canons* (c'est-à-dire règlements) dressés par les Apôtres et par les premiers Papes pour organiser les choses de l'Église. Beaucoup de ces règlements remontent au Pape saint Clément, martyrisé à la fin du premier siècle. Voici ce qu'on y lit : « Que le Saint-Sacrifice se célèbre devant tous les fidèles debout et priant tout bas; et lorsqu'il aura été offert, que chacun, selon la dignité de son ordre, reçoive *le Corps du Seigneur et son Sang précieux*. Que tous s'en approchent avec ordre avec crainte, avec respect; car *c'est le Corps du Roi des cieux*. Après avoir ainsi reçu *le précieux Corps et le précieux Sang du Christ*, rendons grâce à Celui qui a daigné nous faire participer à ses adorables mystères. »

Saint Ignace, Évêque d'Antioche, qui, dans sa petite enfance, avait été, dit-on, porté, béni, et embrassé par le Sauveur, et qui fut martyrisé à Rome sous Trajan, en l'année 108, écrivait aux chrétiens de Smyrne, pour les tenir en garde contre quelques brouillons de ce temps-là : « Ils ne veulent pas de l'Eucharistie, parce qu'ils ne veulent pas reconnaître que *l'Eucharistie est la Chair de Notre-Seigneur, JÉSUS-CHRIST*. »

Saint Denys l'Aréopagite, disciple de saint Paul, premier Évêque d'Athènes, apôtre de la

France, et premier Évêque de Paris, appelle l'Eucharistie « la très-sainte Victime, le Sacrement des sacrements, la très-divine Communion, les très-divins Mystères. » Presque centenaire, il fut également martyrisé dans les premières années du second siècle.

Au milieu de ce même siècle, saint Justin le martyr, plaidant la cause du Christianisme devant l'empereur Antonin, déclare expressément que l'Eucharistie renferme *la même Chair que le Verbe de DIEU a prise dans le sein de la Vierge MARIE.*

Saint Irénée, de Smyrne, Évêque de Lyon, martyrisé en l'année 202, témoin, comme saint Denys, de la foi de l'Orient et de l'Occident, dit à son tour : « Le pain sur lequel la consécration a été prononcée, *est le Corps de JÉSUS-CHRIST, et le calice de son Sang.* »

Tertullien (de l'année 160 à l'année 245) : « Nous recevons en notre chair *le Corps et le Sang du Christ*, afin que notre âme vive et se nourrisse de DIEU. »

Origène, prêtre et docteur d'Alexandrie (de 185 à 253) : « Lorsque vous avez le bonheur de recevoir le pain et le vin eucharistiques, vous mangez et vous buvez *le Corps et le Sang du Seigneur.* »

Saint Cyprien, Évêque de Carthage, martyrisé

en 258 : « Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, souverain Prêtre du DIEU Très-Haut, a offert à DIEU son Père le Saint-Sacrifice; sous la forme du pain et du vin, il lui a offert *son Corps et son Sang.* »

Magnès, prêtre de Jérusalem, contemporain de saint Cyprien, disait en toutes lettres : « Prenant le pain et le vin, le Christ a dit en toute vérité : *Ceci est mon Corps... Car ce n'est point la simple figure de son Corps ou de son Sang, comme l'ont rêvé quelques imbéciles¹; mais bien réellement le Corps et le Sang du Christ.* Oui, JÉSUS-CHRIST a donné à ceux qui croient en lui *sa propre Chair et son propre Sang*; il a dit : *Moi, le DIEU saint incarné, je vous donne le pain et le vin, et je veux qu'ils soient mon Corps et mon Sang.* »

Un des plus anciens Pères du désert, saint Nil, écrivait, au commencement du quatrième siècle : « Après les invocations et la descente de l'Esprit sanctificateur, ce qui est sur la Table sainte n'est plus du pain ni du vin, mais *le Corps et le Sang précieux de JÉSUS-CHRIST notre DIEU.* » Et un autre de ces mêmes Pères : « Conformément à l'enseignement traditionnel de l'Église catholique, nous croyons que le pain

¹ Ut quidam stupida mente nugati sunt.

eucharistique *est le Corps même du Christ*, et que le calice *est le Sang du Christ*, en toute réalité, et non point en figure. Nous croyons que le pain dont il a dit : *Ceci est mon Corps*, est *vraiment son Corps*; le *Corps du Christ*. »

Nous arrivons à la fin des grandes persécutions, au commencement du quatrième siècle. La même foi en la présence réelle est affirmée avec la même évidence.

Saint Athanase, Évêque et Patriarche d'Alexandrie (de l'année 296 à l'année 373), l'intépide défenseur de la foi catholique contre les ariens, dit de l'Eucharistie : « Voyez les lévites ; ils apportent sur l'autel le pain, et le calice rempli de vin : avant les prières sacrées de la consécration, ce n'est que du pain et du vin ; mais aussitôt après, le *pain est changé au Corps*, et le *calice au Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Avant les invocations, il n'y a sur l'autel que ce que produit la nature ; mais lorsque les grandes prières et les bénédictions mystérieuses ont été prononcées, le Verbe éternel descend sur ce pain et ce vin *qui deviennent son Corps*. »

Saint Hilaire (de 300 à 367), Évêque de Poitiers, le défenseur de la foi en Occident, comme saint Athanase l'était en Orient, tient le même

langage : « C'est le Christ lui-même qui l'a dit : *Ma Chair est vraiment une nourriture, et mon Sang est vraiment un breuvage; celui qui mange ma Chair et boit mon Sang demeure en moi, et moi en lui. Il ne reste donc aucun doute; c'est véritablement sa Chair, véritablement son Sang.* »

Saint Basile, Évêque de Césarée (de 329 à 379) : « Il est souverainement utile de communier tous les jours et de recevoir *le saint Corps et le Sang du Christ*, puisqu'il nous dit expressément lui-même : *Celui qui mange ma Chair et boit mon Sang a la vie éternelle.* »

Saint Optat de Milève, en Afrique (de 300 à 384), reprochant à certains schismatiques de son temps d'avoir violé les églises, leur dit : « Ne saviez-vous point ce que sont nos autels ? L'autel est le trône où reposent *le Corps et le Sang de JÉSUS-CHRIST*. Qu'est-ce que le Christ, vous avait fait, pour renverser ainsi le lieu où il aimait à faire descendre *son Corps et son Sang* ? *Le Corps du Christ était là, et vous y avez porté vos mains sacrilèges !* »

Saint Cyrille, Patriarche de Jérusalem (de 315 à 386) : « Le Christ lui-même ayant dit du pain eucharistique : *Ceci est mon Corps*, qui osera désormais en douter ? Il affirme et dit formellement : *Ceci est mon Sang*; quel est

l'homme qui serait assez téméraire pour ne point le croire et pour dire : Ce n'est point son Sang? Jadis, aux noces de Cana, JÉSUS-CHRIST a changé l'eau en vin ; nous le croyons : et lorsqu'il change ici le vin en son Sang, nous hésiterions à le croire?... Donc, croyons fermement qu'en recevant les saints Mystères, nous recevons *le Corps et le Sang du Christ*. sous l'apparence du pain, c'est *le Corps du Seigneur* qui nous est présenté ; sous l'apparence du vin, c'est son précieux Sang ; et ainsi, ô chrétien ! lorsque tu as reçu *le Corps et le Sang du Christ*, tu deviens un seul et même corps, un seul et même sang avec lui ; tu deviens un Porte-Christ, puisque *son Corps et son Sang* se sont répandus dans tous tes membres. Garde-toi de prendre ce sacrement pour du pain et du vin : *c'est le Corps et le Sang du Christ*, selon la parole du Seigneur lui-même. Ne t'en rapporte pas à tes sens : que la foi seule te guide et te confirme, et tiens pour très-certain que c'est bien *le Corps et le Sang de ton Dieu* que tu as reçus. Ce qui te paraît être du pain n'est pas du pain, mais *le Corps du Christ* ; ce qui te paraît être du vin n'est pas du vin, mais *le Sang du Christ*. »

En vérité, devant ces splendides témoignages de la foi de l'Église primitive, on ne sait que

penser de l'audace des ministres protestants qui osent nous accuser de croire autre chose que nos pères ! Il faut que ces hommes soient de bien grands ignorants ou de bien grands menteurs pour oser dire, comme ils le font depuis trois siècles, que les premiers chrétiens ne croyaient pas à la présence réelle. — Mais nous n'avons pas encore fini avec nos anciens Docteurs ; et le lecteur lira sans doute avec bonheur et profit quelques autres citations, empruntées aux plus célèbres écrivains du quatrième et du cinquième siècle. Dans un temps comme le nôtre, on ne saurait trop consolider sa foi.

Voici d'abord l'illustre Archevêque de Salamine, saint Épiphane (de 310 à 403) : « Bien que nous ne voyions dans le pain consacré aucune forme de corps, aucune figure de membres, sachons que le Sauveur lui-même a dit : *Ceci est mon Corps*. Personne ne refusera de croire à sa parole ; et si quelqu'un l'osait, il perdrait par là même et la grâce et le salut. »

Saint Ephrem, diacre d'Édesse, en Syrie (de 320 à 379) : « *Le Corps de JÉSUS-CHRIST s'unit, se mêle à notre corps ; son Sang très-pur se répand dans nos veines ; il nous remplit tout entiers. Pourquoi sonder des mystères insondables ? Si tu cherches à les comprendre, tu ne*

crois plus ; tu n'es qu'un curieux. Crois plutôt, crois en toute simplicité ; reçois, avec une foi pleine et parfaite, *le Corps immaculé et le Sang de ton DIEU.* »

Saint Gaudens, Évêque de Brescia, dans la haute Italie, contemporain des précédents, croit et parle comme eux : « Ce n'est plus ni du pain ni du vin ; celui qui a passé dans ces oblations les a transformées *en son Corps et en son Sang.* Ce que tu reçois, *c'est le Corps de Jésus, le Pain du Ciel ; c'est le Sang de Jésus, la Vigne mystique.* En effet, en présentant à ses Disciples le pain et le vin consacrés, il a dit : *Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang.* De grâce, croyons à la parole de Celui en qui nous croyons : la Vérité ne saurait mentir. »

Saint Jérôme, prêtre de Rome, qui passa près de quarante années à Bethléem, et qui mourut en 420, n'est pas moins formel : « Sachons-le bien, le pain que le Seigneur consacra et donna à ses Disciples, *c'est le Corps de Notre-Seigneur et Sauveur, puisque lui-même leur a dit : Prenez et mangez, ceci est mon Corps. C'est son Sang que nous buvons ; et tous les jours nous l'offrons en sacrifice dans le royaume de son Église, qui est le royaume de son Père.* »

Le grand Évêque de Milan, saint Ambroise (de 340 à 397) : « Ce pain est du pain avant

les paroles sacramentelles ; mais, après la consécration, le pain est changé *au Corps de JÉSUS-CHRIST*. *Ma nourriture, c'est le Christ ; le Christ est mon breuvage : la Chair de mon DIEU, le Sang de mon DIEU* sont ma nourriture et mon breuvage... JÉSUS-CHRIST m'est ainsi donné tous les jours. » Saint Ambroise dit encore : « N'appliquons pas au Corps du Christ les règles ordinaires de la nature ; que son Incarnation nous apprenne à pénétrer la vérité du mystère eucharistique : le Seigneur JÉSUS, dominant les lois de la nature, est né d'une Vierge. C'est ici *la vraie Chair du Christ* prise dans le sein de la Vierge, *la vraie Chair du Christ* qui a été crucifiée, qui a été mise au sépulcre ; c'est ici véritablement le sacrement de cette Chair. Écoutez le Seigneur JÉSUS qui nous crie lui-même : *Ceci est mon Corps*. Avant la consécration, il n'y a que du pain sur l'autel ; après la consécration, ce que l'on voit, *c'est le Corps du Christ*. JÉSUS-CHRIST dit lui-même qu'il nous donne *son Sang*. Avant la consécration, ce n'est pas son Sang ; après la consécration, c'est *le Sang du Seigneur*. Et le fidèle répond : *Amen*, c'est-à-dire cela est vrai. »

Après saint Ambroise, écoutons saint Augustin, qui fut, comme on sait, converti par le saint Évêque de Milan ; après le maître, écoutons le

disciple, plus grand encore, s'il se peut, que son maître. Saint Augustin, né en Afrique en 354, fut Évêque d'Hippone, et mourut en 430. Il revient sans cesse sur le mystère eucharistique et la présence réelle. Expliquant les cérémonies de la Messe, telles que l'Église les a toujours observées depuis les Apôtres, et telles qu'elle les observe encore, saint Augustin s'exprime ainsi : « Viennent alors les prières saintes de la consécration, qui changent le pain et le vin *au Corps et au Sang du Christ*. Sans la consécration, ce n'est que du pain, ce n'est que du vin. Avec la consécration, c'est tout autre chose. Et qu'est-ce? *le Corps du Christ, le Sang du Christ*. C'est à ce mystère que vous répondez tous : *Amen*. Or, vous savez qu'en latin *Amen* veut dire : c'est vrai.

« Les Juifs s'approchèrent de Jésus pour le crucifier : nous autres chrétiens, approchons-nous de lui pour recevoir *son Corps et son Sang*. Les Juifs, en le crucifiant, se sont plongés dans les ténèbres : et nous, *en mangeant et en buvant le Crucifié*, nous nous baignons dans la lumière... Reconnaissez dans ce pain ce qui fut suspendu à la croix ! reconnaissez dans ce calice ce qui coula du cœur percé du Rédempteur ! Venez tous et nourrissez-vous *du Corps du Christ* ; venez et buvez *le Sang du Christ*.

« C'est donc le Christ qui est ici présent sur l'autel ; c'est le Christ lui-même qui est sacrifié ici ; c'est le Christ qui est immolé ; *c'est le Christ qui est ici reçu dans son Corps et dans son Sang* : lui qui, au Cénacle, a donné à ses Disciples le Pain et le Calice, c'est lui-même qui les consacre aujourd'hui. Car ce n'est pas l'homme qui consacre *le Corps et le Sang du Christ que l'on nous sert* ; c'est JÉSUS-CHRIST lui-même qui a été crucifié pour vous. Les paroles sont proférées par la bouche du Prêtre ; *le Corps lui-même et le Sang* sont consacrés par la puissance de DIEU et la grâce. »

Est-ce là, je le demande, de la présence réelle?...

Et, dans la bouche des anciens Pères, ces paroles ont d'autant plus de poids que, pendant les premiers siècles, la plupart des mystères du Christianisme n'étaient publiés qu'avec beaucoup de réserve, afin d'éviter la profanation des païens. C'est ce que l'on appelait *la loi du secret* ; elle perce à chaque page de leurs écrits. En voici un échantillon, tiré du même saint Augustin, qui parlait cependant à une époque où les vérités chrétiennes n'avaient plus besoin de se cacher. Dans un sermon où il montre combien les fidèles sont au-dessus des simples catéchumènes (c'est-à-dire des aspirants

au Baptême), le saint Docteur parle ainsi : « Si nous demandons à un catéchumène : « Crois-tu en JÉSUS-CHRIST ? » Il répondra : « J'y crois ; » et il fera le signe de la croix. Demandons-lui : « *Manges-tu la Chair du Fils de l'Homme ? bois-tu le Sang du Fils de l'Homme ?* » Il ne comprendra pas ce que nous lui disons... Pour vous, mes frères, qui avez fait profession, venez recevoir *la Chair du Seigneur*, venez recevoir *le Sang du Seigneur*. »

Nous terminerons les beaux témoignages de l'antiquité chrétienne en faveur de la présence réelle par ces paroles de saint Jean Chrysostome, Patriarche de Constantinople, qui mourut, comme saint Ambroise et saint Augustin, dans les premières années du cinquième siècle : « O homme, toi qui n'es que cendre et poussière, réfléchis et vois quelle est la Victime dont tu vas te nourrir ; vois quelle est la Table à laquelle tu es convié : tu n'es que cendre et poussière, et tu reçois *le Corps et le Sang du Christ!*... Que la parole de JÉSUS-CHRIST impose silence à notre raison : sa parole est infallible ; et notre raison se trompe facilement. Puisqu'il a dit : *Ceci est mon Corps*, soumettons-nous et croyons ! Ce que le Ciel renferme de plus auguste, je te le montre ici présent, sur la terre. Dans le palais d'un roi, ce qu'il y a de plus digne d'hon-

neur, c'est la personne, c'est le corps même du roi assis sur son trône : ainsi en est-il du ciel. Eh bien ! le Corps du Roi des cieux, il t'est donné de le contempler ici, sur l'autel. Ce n'est pas un Ange, ce n'est pas un Archange, ce n'est pas même le ciel, ni le ciel des cieux, que je te montre ici : c'est leur Seigneur lui-même ! »

Je m'arrête, pour ne pas fatiguer le lecteur. S'il fallait réunir tous les témoignages des Pères de l'Église sur la présence réelle de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement, on ferait plusieurs gros volumes. En voilà bien assez pour convaincre tout homme de bonne foi... C'est donc avec toute l'antiquité, avec les martyrs, avec les Apôtres, avec l'Évangile, que nous croyons et que nous disons ce que disait saint Remi au premier roi chrétien du monde, au glorieux chef de la monarchie française, à Clovis : « JÉSUS-CHRIST est réellement présent dans l'Eucharistie : bien qu'on n'y voie que du pain, *c'est véritablement le Corps de JÉSUS-CHRIST.* »

XIII

Pourquoi Notre-Seigneur, présent au Saint-Sacrement, se dérobe à nos regards.

Notre-Seigneur se voile sous les espèces eucharistiques pour trois raisons très-simples :

La première, c'est qu'ici-bas nous devons *croire* pour mériter de *voir* un jour : c'est dans le ciel, et non pas sur la terre, que DIEU se montre à découvert, avec toutes les splendeurs de sa beauté infinie ; et ce bonheur, il le réserve aux hommes qui auront cru en lui sur la terre. Maintenant, c'est le temps de la foi, c'est le temps de l'épreuve : il faut mériter par notre fidélité le bonheur éternel et la récompense du Paradis. Ceux qui auront cru, verront ; ceux qui n'auront pas voulu croire, seront éternellement dans les ténèbres et privés de la vue de leur DIEU. Croyons JÉSUS-CHRIST sur parole ; ne l'a-t-il pas déclaré lui-même lorsqu'il reprocha à l'Apôtre saint Thomas de n'avoir pas voulu croire sans voir ? « Parce que tu as vu, Thomas, tu as cru ; bienheureux ceux qui ont cru sans avoir vu ! »

Notre-Seigneur, présent et vivant au Saint-Sacrement, y reste donc caché pour éprouver notre foi, pour nous obliger à soumettre notre raison à sa parole et à l'enseignement de son Église, et pour nous faire mériter ainsi de le voir un jour face à face dans le royaume des cieux.

Le beau mérite qu'il y aurait à croire en la présence réelle du Sauveur au Saint-Sacrement, si on l'y voyait ! La foi est et doit être méritoire,

aussi bien que la douceur, que l'humilité, que la patience et toutes les autres vertus chrétiennes.

Donc, tant que nous serons en ce monde, abonnons-nous à croire sans voir, et ne demandons pas l'impossible.

La seconde raison pour laquelle Notre-Seigneur se cache au Saint-Sacrement sous l'apparence du pain et du vin, c'est qu'il est là pour être la *nourriture* spirituelle des chrétiens. C'est pour cela qu'il a pris cette forme, et non pas une autre : le pain et le vin sont, en effet, la base de l'alimentation de l'homme.

Si Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST se montrait au Saint-Sacrement sous sa forme humaine, comment pourrions-nous le recevoir en nourriture ? Ce serait physiquement impossible. Au contraire, sous la forme d'une petite hostie, il lui devient très-facile d'entrer en nous, et d'y entrer par notre bouche, comme tout aliment. Et puis, la seule vue du Saint-Sacrement nous devient ainsi un enseignement qui nous rappelle à la fois l'obligation où nous sommes de recevoir JÉSUS-CHRIST, et l'extrême facilité que sa bonté nous donne pour remplir ce devoir.

Dans l'Eucharistie, Notre-Seigneur est, comme il le dit, *le Pain de vie, le Pain vivant* descendu

du ciel; aussi garde-t-il, dans ce doux mystère, la forme extérieure du pain. Demander le contraire serait anéantir les desseins de Dieu et aller directement contre l'institution même du Sacrement.

Enfin, la troisième raison pour laquelle JÉSUS-CHRIST se dérobe à nos regards dans l'Eucharistie, c'est qu'il y est dans cette gloire du ciel, que personne ici-bas ne peut voir sans mourir. « Personne ne verra ma gloire et demeurera vivant, » disait le Seigneur à son serviteur Moïse. Sur le Thabor, Notre-Seigneur n'a montré aux Apôtres qu'un faible rayon ou, pour mieux dire, un pâle reflet de sa gloire céleste. Il en est de même de toutes les apparitions qu'il a daigné faire depuis à plusieurs Saints.

Quand nos corps seront ressuscités, quand nos sens seront pleinement purifiés par la terrible expiation du tombeau, alors, et alors seulement, nos yeux verront JÉSUS-CHRIST dans la gloire de son Père, nos oreilles entendront sa voix divine, nos mains le toucheront, nous serons tout à lui, comme il sera tout à nous.

Les Saints, qui jouissent maintenant du bonheur du ciel, n'en jouissent que par leurs âmes : leurs corps (sauf celui de la Sainte-Vierge qui est ressuscité déjà) attendent, dans l'humiliation.

de la mort, le jour bienheureux où ils partageront avec leurs âmes les joies du Paradis.

Je le répète : il ne faut pas vouloir l'impossible ; et Notre-Seigneur demeure ici-bas caché dans le mystère eucharistique, parce qu'il ne doit pas, parce qu'il ne peut pas en être autrement.

XIV

Pourquoi Jésus-Christ demeure silencieux et comme impassible quand on l'insulte dans le sacrement de son amour.

D'abord, parce que, pour les méchants, comme pour les bons, l'Eucharistie est « le Mystère de foi, » et que les insultes d'un impie ne sont pas le moins du monde une raison pour lui faire voir Celui qu'il ose outrager. Sans cela, il suffirait d'insulter le Saint-Sacrement pour y découvrir miraculeusement JÉSUS-CHRIST et le voir de ses yeux. L'impiété obtiendrait des miracles, et à coup sûr : quoi de plus insensé ?

Et puis, ces impies, ces sacrilèges, méritent-ils de voir Celui dont la vue les convertirait ? C'est à l'amour, et non à la haine, que le divin Sauveur se manifesterait s'il voulait se manifester : devant les Pilate, les Hérode, les pha-

risiens, les blasphémateurs et les bourreaux, Jésus se tait, et il se taira jusqu'à la fin des siècles. Ce silence même est une punition : il endurecit ; il éteint un dernier reste de foi ; il arrête les remords.

L'impie qui insulte le Saint-Sacrement, fait comme les Juifs sur le Calvaire. « Eh bien, criaient-ils au Fils de DIEU suspendu à la croix pour les sauver, eh bien, toi qui détruis le temple et le rebâties en trois jours, descends donc maintenant de ta croix!... Voyez-le, ajoutaient-ils, il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même!... Si tu es le Fils de DIEU, descends de la croix ; et nous croirons en toi!... » Et Jésus ne descendit point de la croix ; et il ne dit autre chose que cette divine parole, qui convertit le bon larron : « Mon Père, pardonnez-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font! »

Nos protestants, nos incrédules, nos sacrilèges disent et font comme les Juifs : « Toi qui fais des miracles, toi que l'Église dit être son DIEU, montre-toi donc à nos regards, si tu es vraiment là!... Si tu es le Christ, si tu es réellement présent dans cette hostie, sors des voiles de ton Sacrement ! laisse-toi voir... et nous croirons en toi. » Et, comme au Calvaire, Jésus se tait.

Non, le blasphème n'est pas le chemin qui mène à la foi; et ceux qui outragent JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie se trompent étrangement s'ils s'imaginent que la simple vue du Sauveur suffirait pour les convertir. Ils auraient peur, ils se sauveraient, et voilà tout. Une fois revenus de leur frayeur, ils n'en seraient que plus furieux, et chercheraient, dans l'arsenal de la science moderne, des manières d'expliquer très-naturellement « ce phénomène singulier, cette illusion d'optique, cette hallucination des sens, » etc. La foi n'est pas fille de la terreur, encore moins de l'impiété : c'est une grâce qui ne germe que dans les cœurs purs, sincères et humbles.

Les miracles ne suffisent pas pour convertir. Voyez Caïphe, voyez les pharisiens. « Cet homme fait des miracles, se disent-ils les uns aux autres, et nous ne pouvons le nier. » Tous les persécuteurs, depuis ceux des Apôtres jusqu'à ceux de nos martyrs contemporains, ont pu en dire autant; ils ont été témoins de mille prodiges... Se sont-ils convertis?

Donc, Notre-Seigneur demeure et doit demeurer impassible en face de ceux qui l'outragent dans le Saint-Sacrement. Il est patient avec eux, comme avec tous les autres pécheurs, parce que l'éternité lui appartient. Ses ennemis

ne peuvent échapper à sa terrible justice : pourquoi donc se presserait-il ? Il est le DIEU des miséricordes, qui veut, non la mort, mais la conversion du pécheur ; et il laisse ordinairement aux pauvres fous qui l'insultent le temps de se convertir.

Néanmoins, comme nous le verrons plus loin, il sévit quelquefois et immédiatement contre les sacrilèges ; mais ce ne sont là que des exceptions miraculeuses, qui manifestent davantage les voies ordinaires de sa Providence.

XV

Comment Notre-Seigneur a souvent manifesté par d'éclatants miracles sa présence réelle dans la sainte Eucharistie.

JÉSUS-CHRIST est bon et patient, et c'est pour cela qu'il garde ordinairement le silence quand il est outragé par les pécheurs ; il est bon et indulgent, et c'est pour cela qu'il a daigné souvent, dans le cours des siècles, manifester miraculeusement sa présence au Saint-Sacrement, pour fortifier la foi des peuples, pour ranimer leur piété et pour consoler ses fidèles.

Je pourrais rapporter ici des centaines de

miracles très-authentiques, attestant de la manière la plus claire la présence réelle du Sauveur dans l'Eucharistie. En voici quelques-uns, des plus frappants, des plus indubitables, et que leur publicité a revêtus d'un caractère de certitude tout à fait extraordinaire.

Je les rapporte ici tout simplement par ordre de date, en me bornant aux cinq ou six derniers siècles, où il est plus facile de recueillir certaines circonstances, certains détails qui satisfont davantage les exigences d'une saine critique.

La sainte Hostie de Douai, en Flandre

En l'année 1254, un prêtre qui venait de distribuer la communion pascale dans l'église de Saint-Amé, à Douai, en Flandre, trouva une Hostie sur le pavé. Tout ému, il se prosternait pour la recueillir, lorsqu'elle se releva d'elle-même et alla se poser sur le purificateur... Le prêtre appelle aussitôt les chanoines : ils accourent et voient, tout émerveillés, non plus l'Hostie, mais le Corps sacré de JÉSUS-CHRIST, sous la forme d'un enfant d'une beauté céleste. Le peuple est aussi convoqué ; tous indistinctement sont témoins du même prodige...

« Au bruit de ce miracle, je me rendis moi-

même à Douai, écrit un historien contemporain ; j'allai à Saint-Amé, et m'étant approché du doyen, dont j'étais connu particulièrement, je le priai de me faire voir l'Hostie miraculeuse. Il donne ses ordres, on ouvre le ciboire : je vois la sainte Hostie... J'entends tous les assistants s'écrier qu'ils voient leur Sauveur... Quant à moi, je n'apercevais que le Sacrement dans sa forme ordinaire. Surpris et attristé, je consultai ma conscience pour savoir si quelque faute secrète me privait de la grâce qui réjouissait tous les autres, lorsque j'aperçus, avec des sentiments que je ne puis rendre, la face adorable de mon Seigneur JÉSUS-CHRIST. Ce n'était plus un petit enfant : la tête, qui se présentait presque de profil, du côté gauche, était légèrement inclinée sur la poitrine; elle était couronnée d'épines, et deux larges gouttes de sang découlaient sur les joues... Je me prosternai, adorant et priant avec larmes... Quand je me relevai, la couronne sanglante avait disparu, et je vis seulement mon divin Maître tel qu'il devait être dans les années de sa vie publique : le nez était long, les sourcils arqués, les yeux baissés ; la chevelure flottait sur les épaules ; la barbe, rare auprès des oreilles et sur les contours de la bouche, était bien fournie et se recourbait un peu sous le menton ; le

front était haut et majestueux, le visage maigre, le cou long et un peu incliné, aussi bien que la tête. Tout dans cette divine face respirait la bonté. »

On apercevait le corps de Notre-Seigneur, tantôt sous une forme et tantôt sous une autre : les uns le voyaient étendu sur la croix ; les autres le voyaient dans la majesté du jugement ; la plupart, sous la forme d'un enfant. Ce qui donne lieu de faire remarquer que, dans ce miracle eucharistique, comme dans tous les autres, du reste, les espèces sacramentelles ne disparaissent que pour nous attester la présence véritable de JÉSUS-CHRIST au Saint-Sacrement, et non pour nous le montrer dans l'état inaccessible de sa gloire, dans l'état où nous le verrons un jour au Paradis.

Ce miracle de Saint-Amé, examiné juridiquement et authentiqué non-seulement par les autorités ecclésiastiques du temps, mais encore par deux Souverains Pontifes, Paul IV et Clément XIV, a donné lieu à la célèbre confrérie du Saint-Sacrement, érigée en cette église, et qui, dès sa fondation, compta dans ses rangs une foule de personnes des plus considérables par leur rang et par leur piété.

Le Sagro Corporale de Bolsena.

En l'année 1264 arriva à Bolsena, petite ville de l'État pontifical, un autre miracle qui eut plus de retentissement encore et qui décida le Pape Urbain IV à instituer la fête et la procession solennelle du Saint-Sacrement, dont il était question depuis une vingtaine d'années.

Un prêtre, célébrant la messe dans l'église de Sainte-Christine, s'arrêta, après la consécration, à un doute coupable sur la présence réelle. Tout à coup le vin consacré prend la forme et la couleur du sang : il bouillonne, s'élance par-dessus les bords du calice, couvre le corporal de larges taches de sang, et tombe jusque sur les dalles de marbre du marche-pied de l'autel... Le prêtre épouvanté s'enfuit. Il raconte ce qui vient d'arriver ; on accourt de toutes parts, et le fait étant vérifié, on se hâte de prévenir le Souverain Pontife, qui était alors non loin de là, à Orvieto. Le Pape envoie un Légat et plusieurs autres Prélats pour constater la chose, et une procession solennelle, à laquelle assiste tout le peuple, apporte dans la cathédrale d'Orvieto ce corporal divinement ensanglanté, que l'on y vénère encore aujour-

d'hui. Il est connu dans toute l'Italie sous le nom de *Sagro Corporale*, et est enchâssé dans un magnifique reliquaire. Les taches de sang un peu effacées par le temps, présentent, les plus grandes du moins, le profil de la tête du Sauveur.

Les dalles colorées par le sang miraculeux ont été également mises à part, et les fidèles peuvent encore les vénérer au petit village de Bolsena, dans l'église même où s'est opéré le prodige.

Raphaël a choisi le miracle de Bolsena pour le sujet d'une de ses plus belles fresques dans les *Stanze* du Vatican.

L'Hostie miraculeuse de Saint-Gervais, à Paris.

En 1274, quatre ans après la mort de saint Louis, Paris fut à son tour témoin d'une grande et divine manifestation de la présence réelle. Dans l'église de Saint-Gervais, un malfaiteur enleva nuitamment un vase sacré qui contenait la sainte Eucharistie. Le sacrilège, arrivé sur la place de Saint-Denis, essaya de le briser; ses efforts furent vains, et il vit avec terreur la sainte Hostie s'élever de terre et voltiger autour de lui. Son impiété fut ainsi découverte;

et, livré à la justice ecclésiastique, puis au bras séculier, ce misérable fut puni comme il le méritait.

L'Hostie miraculeuse resta suspendue en l'air, à la vue de tous. Étienne, Évêque de Paris, sur le territoire duquel l'Hostie avait été dérobée, revendiqua l'honneur de la reprendre, et il organisa une procession solennelle où tout son clergé fut convoqué. De son côté, l'abbé de Saint-Denis, Matthieu de Vendôme, à la tête de tous ses Religieux, se rendit processionnellement au lieu témoin du miracle; il croyait que le prodige s'étant accompli sur le terrain de sa juridiction abbatiale, c'était à l'abbaye de Saint-Denis et non au diocèse de Paris, qu'appartenait désormais ce gage sacré et miraculeux de la présence réelle. Les deux processions se rencontrèrent, et la sainte Hostie vint se placer d'elle-même entre les mains du curé de Saint-Gervais. On la rapporta en grande pompe au même endroit où elle avait été prise. A partir de ce jour, une messe solennelle du Saint-Sacrement fut chantée tous les vendredis dans l'église de Saint-Gervais, en témoignage d'adoration et de réparation; et chaque année, le premier dimanche de septembre, jour anniversaire du miracle, une fête solennelle y fut célébrée pour honorer tout particulièrement le

mystère du Corps de JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie.

On remarquera le caractère public, officiel, tout à fait authentique de ce prodige et des autres.

Le miracle des Billettes, à Paris.

Qui n'a entendu parler de cette autre manifestation miraculeuse de la présence réelle, devenue célèbre à Paris et dans toute la France sous le nom de *miracle des Billettes*?

C'était en 1290, sous le règne de l'impie Philippe le Bel. Une femme pauvre avait mis sa robe en gage chez un juif, pour une somme de trente sols parisis, c'est-à-dire environ cinquante francs. Le 2 avril, quelques jours avant Pâques, elle pria le juif de lui rendre sa robe pour cette fête, afin qu'elle pût remplir avec plus de décence le devoir pascal. « Volontiers, dit le juif; je vous la laisserai même pour toujours et sans intérêt, si vous voulez m'apporter ce pain que vous recevrez à l'église, et que vous autres chrétiens prétendez être votre DIEU : je voudrais voir s'il l'est en effet. » Soit ignorance, soit cupidité, la misérable femme y consentit, et ayant communié à Saint-Merry, sa paroisse, elle garda furtivement la sainte Hostie, la porta au juif et s'en alla.

Celui-ci la posa sur un coffre et se mit à la percer à coups de canif... Étonné et furieux d'en voir sortir du sang, il la prend et la cloue avec un marteau. Mais le sang se mit à jaillir autour du clou. Le juif entre alors dans une sorte de rage, arrache le clou, saisit la sainte Hostie et la jette dans le feu... Il croyait ainsi s'en défaire; mais quelle ne fut pas sa terreur en voyant l'Hostie mystérieuse sortir intacte du milieu des flammes et voltiger çà et là par la chambre!

Sa femme et ses enfants étaient dans la stupeur; quant à lui, de plus en plus furieux, il s'élança, saisit de nouveau l'Hostie, l'attache à un poteau et se met à la frapper à coups de fouet. Il essaye ensuite de la couper en morceaux avec un couteau de cuisine: vains efforts; l'Hostie demeure tout entière, sans la moindre lésion. Éperdu, poussé par une rage diabolique, il la porte dans les latrines de sa maison, et, digne fils de ses pères, il la fixe au mur avec trois clous, puis la transperce d'un grand javelot: des ruisseaux de sang s'échappent de l'Hostie... Ne sachant plus que faire, ce scélérat la décloue encore, la saisit avec colère et la jette dans une chaudière d'eau bouillante que sa femme avait placée sur le feu. O prodige! cette eau devient toute sanglante, et

la sainte Hostie s'élève, laissant voir au juif, à sa femme et à ses enfants la figure du Sauveur crucifié, tel qu'il était quand il mourut sur la Croix... La femme, épouvantée et touchée tout à la fois, reproche alors à son mari tout ce qu'il vient de faire, et lui, perdant la tête, s'enfuit et se cache au fond de sa cave.

En ce moment même, on sonnait la grand' messe dans l'église voisine, et les fidèles qui s'y rendaient en foule remplissaient la rue. Un des enfants du juif, sous l'impression de ce qu'il venait de voir, dit à quelques petits camarades qui allaient à la Messe : « Vous perdez votre temps en allant prier votre DIEU dans l'église : il n'y est plus ; mon père, après l'avoir bien tourmenté, vient de le faire mourir. » Ces paroles, entendues par une voisine, excitèrent sa curiosité ; soupçonnant quelque chose, elle entra chez le juif, sous prétexte de lui demander du feu. Elle aperçut aussitôt le crucifix sanglant au-dessus de la chaudière, se jeta à genoux, adora son Seigneur... Mais bientôt la forme du crucifix disparut, et la femme n'aperçut plus que l'Hostie sacrée, qui vint d'elle-même se poser dans un vase qu'elle tenait dans sa main. Elle courut aussitôt porter son précieux et redoutable trésor à l'église de Saint-Jean-en-Grève, où l'Hostie miraculeuse fut

déposée, par les prêtres, dans un soleil d'or.

Le bruit du miracle se répandit bientôt dans tout Paris. Le peuple envahit la maison du juif, se saisit de sa personne et l'emmena prisonnier avec sa femme et ses enfants. Ils comparurent au tribunal de l'Évêque, avouèrent le crime avec toutes ses circonstances, et le détestable sacrilège fut condamné par la justice du roi à être brûlé vif en place de Grève. Sa femme et ses enfants, ainsi que plusieurs juifs, touchés de ce grand miracle, se convertirent et reçurent le Baptême. La maison du juif fut rasée et remplacée par une chapelle et un couvent de Religieux Carmes. Les murailles, qui existent encore, étaient ornées çà et là de sculptures représentant l'Eucharistie; mais les protestants, entre les mains desquels est malheureusement tombé ce beau monument de la présence réelle, les ont fait disparaître, dans ces dernières années, le plus qu'ils ont pu. On voit encore la place du foyer où Notre-Seigneur est apparu sous la forme de son crucifiement.

Jusqu'à la grande Révolution, on célébrait, chaque année, la mémoire du *miracle des Billetes*, par un Office public, et l'Hostie miraculeuse, conservée dans un tube de cristal, était exposée à la vénération des fidèles.

Il est étrange que les protestants, qui sont

les ennemis-nés de la présence réelle, aient consenti à s'établir dans un lieu dont les murailles seules les accusent et les condamnent.

Voici donc un miracle, où plutôt une série de miracles, aussi authentiques, aussi constatés que possible, avoués par le coupable, par les témoins oculaires ; et le juif sacrilège ne se convertit pas. Preuve évidente que les miracles seuls ne donnent pas la foi ; mais ils consolent grandement la piété, et ravivent la ferveur de ceux qui croient déjà.

Le ciboire de saint Casimir, en Pologne.

En 1345 saint Casimir, roi de Pologne, éleva un magnifique sanctuaire, destiné à perpétuer le souvenir d'un miracle qui venait de s'opérer sous ses yeux, et qui avait ému tout le royaume.

Des voleurs avaient enlevé un ciboire qui contenait les saintes Espèces. Le ciboire étant de cuivre doré, et n'ayant pas la valeur qu'ils avaient cru, ils le jetèrent avec dépit dans un marais qui se trouvait sur leur chemin. Aussitôt ce marais s'embrasa, et des flammes ardentes l'éclairèrent sans discontinuer. L'Évêque du lieu, ne comprenant pas la cause de ce prodige et y voyant une menace du ciel, ordonna un

jeûne de trois jours. Puis, s'étant rendu processionnellement sur le théâtre du mystérieux incendie, il pria et aperçut bientôt le saint ciboire qui en était la cause surnaturelle. Il le rapporta avec de grands sentiments de respect dans le lieu où les voleurs l'avaient pris, et le pieux roi de Pologne construisit à cette occasion le sanctuaire dont nous avons parlé. On y conservait les procès-verbaux authentiques du miracle.

La sainte Hostie de Bruxelles.

Quelques années après, en 1369, Notre-Seigneur voulut également manifester miraculeusement sa présence dans l'Eucharistie, à l'occasion d'un affreux sacrilège qui eut lieu dans les Pays-Bas, à Enghien, près de Bruxelles. Comme aux Billettes, ce fut un juif qui en fut l'auteur.

Il se nommait Jonathas, et présidait la synagogue du lieu. Sa haine contre les chrétiens était extrême. Ayant su que la conversion au christianisme d'un bourgeois de Bruxelles, nommé Jean de Kouvain, n'était qu'apparente, il alla trouver ce traître, et le décida, moyennant la promesse d'une forte somme d'argent, à lui procurer des Hosties consacrées. Jean s'introduisit, en effet, pendant la nuit, dans l'é-

glise de Saint-Jean de Molembeck, située hors de la ville et fort isolée; et en ayant forcé le tabernacle, il enleva le ciboire qui renfermait une grande Hostie et quinze petites. Il les remit à Jonathas. Celui-ci, plein d'une joie satanique, se raillait plus vivement que jamais de nos saints Mystères, n'épargnant ni imprécations, ni blasphèmes... Quelques jours après, il fut assassiné par des brigands; et sa femme, effrayée, vit dans cette fin tragique une punition de DIEU. Craignant d'être frappée à son tour, pour avoir coopéré à l'impiété de son mari, elle quitta Enghien, vint à Bruxelles, et remit le ciboire entre les mains de ses coreligionnaires. Ceux-ci le réservèrent pour le Vendredi-Saint de l'année suivante, 1370, afin de célébrer à leur façon l'anniversaire du grand déicide. Dans leur synagogue, ils répandirent, en effet, toutes les saintes Hosties sur une table; et là, s'abandonnant à toutes les fureurs de l'impiété, ils les percèrent à coups de couteaux. A la vue du sang qui en jaillit, ils tombent tous à la renverse, comme autrefois ceux du Jardin des Oliviers; mais, bientôt, revenus de leur épouvante, ils délibèrent et se décident à faire disparaître sans retard ces dangereux témoins, en les envoyant à leurs confrères de Cologne.

Ils choisirent donc une femme de confiance,

nommée Catherine, qui se mit en route pour s'acquitter de son infâme commission; mais, bientôt, bourrelée de remords, elle revint sur ses pas et alla remettre le ciboire avec les Hosties au curé de sa paroisse, lui racontant en détail tout ce qui était arrivé. Le prêtre reçut le ciboire et s'empessa d'avertir le duc et la duchesse de Brabant. Saisi d'horreur, le duc fit immédiatement arrêter les coupables; on instruisit leur procès; ils furent pleinement convaincus, et subirent le châtement qu'avait mérité leur crime. La sentence fut exécutée à Bruxelles même, près du lieu appelé la Grosse-Tour, la veille de l'Ascension, l'an 1370.

Tous les détails de ce miracle furent consignés dans les archives de la ville et dans plusieurs ouvrages marqués au coin de la plus sévère critique. Quant aux Hosties miraculeuses, elles sont conservées dans la belle église de Sainte-Gudule, à Bruxelles, et l'on y voit encore les tableaux qui rappellent les principaux traits de cet événement.

Le miracle de Turin.

A Turin, en 1453, un malfaiteur s'introduisit dans une église, brisa le tabernacle et s'empara de tous les vases sacrés, qu'il chargea sur son

cheval. Le jour commençait à poindre, et le voleur passait sur une place de la ville avec son butin sacrilège, lorsque son cheval s'abattit des deux jambes de devant, et resta comme agenouillé. Des coups redoublés ne peuvent le faire relever... Les passants s'arrêtent; on s'assemble, on entoure le voleur: à son trouble, on se doute de quelque chose; et on découvre bientôt les vases sacrés qui l'accusent. Pendant qu'on le garrotte, une Hostie qui était restée dans un ciboire, s'échappe à la vue de tous, et s'élève toute rayonnante dans les airs, où elle demeure suspendue à une hauteur de soixante-huit pieds.

Le bruit du miracle se répand bientôt dans toute la ville. L'Archevêque convoque de suite une procession générale, qu'il veut présider en personne; il arrive, et à la vue de toute la ville assemblée et prosternée, il présente un calice à la sainte Hostie, qui descend lentement et vient s'y poser. Au milieu des transports de la foule, on la porte à l'église métropolitaine de Saint-Jean.

En mémoire de ce splendide miracle, une église magnifique a été élevée sur la place même où il venait de s'accomplir. Il y a peu d'années, on y voyait encore dans un coin, derrière une balustrade, cette inscription commémorative :

« *Hic stetit equus* ; Ici s'arrêta le cheval ; » indiquant l'endroit où le cheval du voleur s'était abattu sur les genoux. Chaque année, tout le diocèse célèbre ce grand événement par une fête, et la ville de Turin, par une procession solennelle.

Le prodige, juridiquement constaté et consigné dans les archives de Turin, arriva en 1453, le 6 juin, sous le pontificat de Nicolas V et le règne de Louis de Savoie, père du Bienheureux Amédée, ce même Archevêque de Turin qui reçut la sainte Hostie, comme nous venons de le dire.

Outre cette solennité annuelle, les fidèles de Turin, célèbrent, tous les cinquante ans, avec grande pompe, le souvenir du miracle dans l'église du *Corpus Domini*, spécialement consacrée à cet usage. Une confrérie d'ecclésiastiques, instituée dès cette époque pour honorer le Saint-Sacrement, existait encore avant les récentes révolutions d'Italie, et présidait à ces fêtes.

Nicole de Vervins.

Peu d'années après l'invasion du protestantisme dans notre France, Notre-Seigneur voulut *protester* à sa façon contre les blasphèmes anti-

eucharistiques des nouveaux sectaires par un fait aussi authentique qu'extraordinaire, qui servit puissamment à soutenir la foi des catholiques. La France entière était à feu et à sang; la fureur des huguenots exerçait partout d'incroyables ravages; plus de mille églises venaient d'être saccagées; un grand nombre de Prêtres, de Religieuses et de Religieux avaient été tués, brûlés vifs, pendus, massacrés; les saintes Hosties étaient partout profanées avec des raffinements d'impiété, d'indécence qu'on n'oserait redire; l'Eucharistie était devenue le point de mire des attaques les plus horribles : il était bien juste que le divin Sauveur consolât et fortifiât ses fidèles par des voies extraordinaires. C'est ce qu'il fit en la personne d'une pauvre fille du Laonnais, Nicole de Vervins, laquelle devint pour toute la France l'instrument des miséricordes du Seigneur.

DIEU permit que trois princes des démons, Beelzébuth (dont parle expressément l'Évangile), Astaroth (jadis adoré à Tyr sous le nom d'As-tarté ou Vénus), et un autre, nommé Cerberus (également honoré d'un culte public par les païens), entrassent en elle avec une légion de démons inférieurs, afin d'attirer sur cette simple et pieuse fille l'attention de tous, et de manifester hautement, par des miracles qui du-

rèrent sans interruption pendant plus de trois mois, la réalité de la présence de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST au Saint-Sacrement de l'autel. Toutes les autorités, ecclésiastiques et séculières, ont constaté de la manière la plus explicite la certitude des faits; les ministres protestants en ont été témoins, aussi bien que les catholiques; les choses se sont passées en plein jour, en public, et, je le répète, pendant trois mois consécutifs; on y venait de plus de cent lieues à la ronde; et plus de cent mille personnes furent témoins de ces faits surnaturels; c'était le Grand-Aumônier du roi de France, Charles IX, messire Jean de Bours, Évêque de Laon, qui faisait lui-même les exorcismes solennels; et cela, en pleine cathédrale, sur une estrade élevée tout exprès, en présence de tout son clergé, des magistrats de la province et d'une assistance qui montait chaque jour à dix, quinze et jusqu'à vingt mille personnes; les procès-verbaux étaient rédigés, séance tenante, par un notaire du roi; les huguenots étaient là et surveillaient tout avec une impuissante colère.

Le lecteur comprendra que je ne puis, dans ce petit travail, rapporter, avec tous les détails qu'il faudrait, ce fait si mémorable; je le renvoie à l'histoire authentique et minutieuse qui en a été récemment publiée, et dont la lec-

ture exclut la possibilité du moindre doute¹!

Je me contenterai de dire que la pauvre possédée, réduite à chaque instant à des états de souffrance qui faisaient craindre pour sa vie, et à des transformations monstrueuses, à des phénomènes surnaturels et diaboliques, qui défiaient l'art et la science, était immédiatement guérie par l'attouchement sacré de la sainte Eucharistie. Elle devenait subitement aveugle, sourde, muette et paralysée : le Saint-Sacrement touchait ses yeux, et elle y voyait aussitôt ; ses oreilles, et elle entendait ; sa langue, et elle pouvait parler ; son corps, et elle reprenait à l'instant sa forme naturelle et l'usage de tous ses membres. La communion était son unique remède : on dut souvent, par exception, la lui administrer jusqu'à vingt fois par jour.

« Le corps de la patiente, dit un des derniers procès-verbaux, faisait telle résistance qu'au lieu de dix hommes qui la portaient habituellement, il en fallait ce jour-là plus de quinze

¹ *Histoire de Nicole de Vervins*, d'après les historiens contemporains et témoins oculaires, ou *le triomphe du Saint-Sacrement sur le démon*, à Laon en 1566 ; par l'abbé J. Roger, directeur au Petit-Séminaire de Notre-Dame-de-Liessé. — Paris, chez H. Plon.

pour la mettre sur l'estrade, et encore n'y pouvaient parvenir... Lors donc, le Révérend Père Évêque, à jeun, confessé, et ainsi assisté, sur les trois heures après-midi, commença, continua et paracheva cette vingt et unième et dernière conjuration solennelle; durant laquelle la démoniaque horriblement gonflée, jetant la langue hors de la bouche jusqu'au menton, parlait quand même, nommant et apostrophant tous les gens de justice et autres, présents là!

« Le diable, adjuré de sortir, répond à l'Évêque qu'il ne sortira pas encore. Le Seigneur Évêque, qui tenait en main la sainte Hostie, lui dit: « Je ne te demanderai plus quand tu sortiras; mais je te ferai bien sortir présentement par la puissance du DIEU vivant et du précieux Corps de JÉSUS-CHRIST, son cher Fils, ici présent. » — Oui, je le confesse, dit le démon, *c'est ici vraiment le Fils de DIEU: c'est mon Maître. Je suis fort fâché de le confesser; mais j'y suis contraint!* » Et il répéta avec rage, au grand étonnement de l'immense multitude: « Oui vraiment; je sortirai présentement *en vertu d'icelui Corps de DIEU. Il faut que je sorte. Je suis bien fâché de sortir sitôt et de confesser cette vérité, qui ne vient pas de moi, mais de mon Maître qui m'a enuoyé, et qui me com-*

mande et me contraint de la dire. » Il répéta cela plusieurs fois.

« Puis l'Évêque, prenant l'Eucharistie sur la platine du calice d'or et la tenant élevée, dit : « O malin esprit Béalzébuth, mortel ennemi de DIEU, voici le précieux Corps de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, ton Maître. Je te commande, au nom de la vertu du Corps de notre Sauveur et Seigneur JÉSUS-CHRIST, vrai DIEU et vrai Homme, ici présent, que voilà, de sortir présentement du corps de cette pauvre créature de DIEU ; et t'en vas au profond des enfers pour y être tourmenté. Sors, esprit malin, sors ! voici ton Maître ! sors ! »

« L'énergumène s'agitait d'une manière effrayante. Ses os craquaient plus que nulle des autres fois, à la grande peine et sueur de douze ou quinze personnes, qui, à la maîtriser, chancelaient çà et là, tant elle reculait la vue de devant la sainte Hostie, que le Révérend Père Évêque lui mettait toujours devant les yeux, de quelque côté qu'elle les tournât. Davantage avait la bouche démesurément ouverte, la langue pendante, la face énormément gonflée, passant par toutes les couleurs, jaune, verte, grise, bleue. Tellement qu'elle n'avait aucune figure de créature humaine, mais seulement du grand diable qui ainsi au vif en elle se représentait.

« Le peuple, d'autre côté, émerveillé et effrayé de la voir et ouïr ainsi horriblement mugler (car la voix sortait comme le muglement d'un gros taureau), le peuple criait, voire les uns avec grosses larmes : « Jésus, miséricorde ! »

L'Évêque cependant pressait vivement le démon, qui céda un moment. Nicole tomba évanouie entre les bras de ses gardes. En cet état, elle avait conservé son horrible difformité. On la montra à la justice et au peuple : tous furent saisis d'épouvante. Elle était comme une boule, comme un hérisson retiré en sa peau.

« Le Révérend Père Évêque s'approche d'elle, et, selon sa coutume, s'agenouille pour présenter l'Eucharistie à la patiente, laquelle on ne tenait plus, parce qu'elle était comme morte. Voilà soudain que le diable rentre en furieux, et, avec la main d'icelle, s'efforce de prendre le bras duquel l'Évêque tenait la sainte Hostie, et de prendre même la sainte Hostie ; puis, s'élève en l'air, quasi hors des mains des gardes et autres gens. L'Évêque recule saisi d'épouvante, se relève pâle comme un cadavre. Qui aussi n'aurait eu grand peur ? Mais aussitôt il reprend ses sens et poursuit de toutes parts le démon, qui renverse ses gardes pour échapper à ce glaive qui le poursuit. Le peuple, témoin

de ce spectacle, pousse des soupirs et des cris, tombe à genoux, prie avec larmes et gémissements.

« Alors Satan s'échappe une seconde fois, faisant un grand bruit et foudre comme tonnerre. Mais il rentre aussitôt, et, se dressant avec fureur, il fixe un regard effrayant sur les gens du prince de Condé et autres huguenots qui étaient là debout et la tête couverte; comme s'il leur reprochait tant d'audace et d'incrédulité. Le peuple crie: « A genoux, et la tête découverte! « A genoux devant le précieux Corps de notre « Sauveur et Seigneur JÉSUS-CHRIST! » Et il se fit grand tumulte.

« L'Évêque cependant, sans quitter son poste, tenant toujours le *Corpus Domini* fermement, disait au peuple: « Mes amis, ne bougez pas; voici le vrai et précieux Corps de « Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST présent, qui nous « aidera. Cessez ce tumulte; mettez-vous à genoux et en oraisons. Je vous prie au nom de « DIEU, ne vous faites tort l'un à l'autre! »

« Incontinent après ces paroles, le peuple se met à genoux et prie Dieu pour la pauvre femme. Puis, toujours armé de la sainte et sacrée Hostie, l'Évêque continue de poursuivre son ennemi; tellement que le diable, vaincu par la puissance et commandement de notre

Rédempteur, s'échappe avec fumée, éclairs et deux coups de tonnerre, comme fidèlement ont attesté plusieurs qui étaient hors de l'église, et autres des champs s'acheminant à la ville.

« Ainsi laissa-t-il le corps de cette pauvre Nicole pour la troisième et dernière fois, vers les trois heures après midi, le 8 février, au jour de vendredi, environ l'heure que Notre-Seigneur triompha de l'enfer par sa glorieuse et à nous très-fructueuse mort.

« Et Nicole aussitôt, se mettant à genoux, fit pour marque de sa délivrance le signe de la croix; puis, on l'entendit remercier Dieu et l'Évêque dévotement: « Monsieur, je vous remercie humblement du grand bien que Dieu me fait par vous, et de la peine qu'il vous a plu prendre pour moi. Jamais je ne l'oublierai, et prierai toujours Dieu pour vous. » Et l'Évêque lui donna la croix à baiser. Alors elle jeta sur le peuple, qui pleurait de joie, qui criait au miracle, qui chantait victoire, des yeux beaux, clairs et modestes, avec une face vermeille, le sourire de la reconnaissance et de la piété sur les lèvres... Les catholiques en fondaient en larmes de joie, dévotement aussi remerciant Dieu d'un si haut, si évident miracle, fait en la vertu de son précieux Corps et de sa puissance infinie.

« Enfin, l'Évêque communia Nicole de l'Hostie même qui venait de chasser le démon, et qu'elle reçut bien humblement. »

Cette possession extraordinaire et providentielle avait commencé le 3 novembre de l'année 1565; elle se termina, comme nous venons de le voir, le 8 février de l'année suivante. Nicole avait seize ans; elle était mariée et de conduite fort pieuse et honnête. Le roi Charles IX voulut la voir et l'interroger, ainsi que plusieurs autres grands personnages, entre autres, le prince de Condé, chef du parti huguenot. Toute la France retentit du bruit de ce terrible miracle de trois mois.

On ne saurait dire la fureur et la consternation des protestants, qui ne pouvaient nier des faits aussi publics, aussi notoires. A plusieurs reprises, ils voulurent enlever Nicole; un des leurs, le médecin Carlier, parvint même à l'empoisonner, pendant qu'elle était dans une léthargie surnaturelle, recourbée comme un cercle, la tête touchant les pieds, et la bouche grande ouverte. Dès que la sainte Eucharistie eût touché ses lèvres, elle revint aussitôt à elle, criant: « JÉSUS! MARIE! qu'est-ce qu'on m'a donné? Je brûle! » Et à trois reprises elle vomit le poison, mais non la sainte Hostie. Ce

que voyant, deux seigneurs huguenots, présents à toute cette scène, s'écrièrent : « Je le crois, car je l'ai vu. Je ne serai plus huguenots. » Et tous deux se convertirent.

Un grand nombre de protestants en firent autant ; entre autres un Allemand, Étienne de Vosque, que l'on avait fait placer tout près de la pauvre Nicole, sur l'estrade, pour mieux tout voir et constater. Pendant la grand' messe, à l'*élévation*, que l'Évêque prolongeait à dessein, la possédée se dressa soudain, s'élança jusqu'à la hauteur de six pieds, emportant avec elle tous ses gardes, et retomba sans mouvement. Étienne de Vosque tomba à genoux et s'écria, les yeux tout baignés de larmes : « Je crois maintenant que c'est vraiment le diable qui possède cette pauvre créature, et que c'est le vrai Corps de JÉSUS-CHRIST qui le chasse. Je crois et ne serai plus huguenot. »

Plusieurs ministres hérétiques vinrent pour découvrir, disaient-ils, les supercheries papistes ; d'avance ils se vantaient que, s'il y avait vraie possession, ils seraient plus habiles et plus puissants que l'Évêque et tout son clergé. « De plusieurs lieux donc, rapporte un témoin oculaire, et à diverses fois, les ministres des hérétiques, vulgairement appelés huguenots, qui se disent réformés parce qu'ils se

sont ôtés de l'obéissance de notre sainte Église catholique et apostolique-romaine, hors de laquelle il n'y a salut, ayant pour but final de nier notre Rédempteur JÉSUS-CHRIST au Saint-Sacrement de l'autel, s'en vinrent à Vervins, pour conjurer Beelzébuth.

« Eux venus, Beelzébuth commença par les nommer par noms et surnoms : « Toi, tu es le « ministre Tournevelles ; toi, Conflans de Ribe-
« mont. Je sais qui vous êtes et d'où vous ve-
« nez. C'est moi qui vous fais venir. » Lors, l'un d'eux, le ministre de Ramly, étant près de la patiente, prit un petit livre, les Psaumes de Marot. L'esprit malin lui dit en riant à grosse voix, avec une sorte de meuglement : « Eh ! « mon ami, que penses-tu faire ? Penses-tu que « tes plaisantes prières et chansons me tour-
« mentent ? Non, non, je m'en réjouis, car, j'ai « aidé à les composer. » Le dit ministre répon-
dit : « Je te ferai sortir au nom de DIEU. — Non, « feras mie au nom du diable. Et viens ça, hé ! « un diable en chasse-t-il un autre ? — Je ne « suis pas un diable, mais le serviteur du
« Christ. — Oui ! serviteur du Christ ? tu es pis « que moi, car je crois ce que tu ne veux pas
« croire. Aussi t'en aimé-je mieux et tous mes
« autres huguenots qui font si bien mes com-
« mandements. Penses-tu délivrer cette mé-

« chante ribaulde de moi qui suis dedans son
« corps seulement? Non, non; chasse plutôt
« ceux que tu as en la cervelle ou en ton es-
« prit. Va, va, je ne ferai rien par vous, je ne
« délogerai point, parce que je suis votre mai-
« tre, et tous vous êtes des miens. » Bref, il se
moqua d'eux. »

Le lecteur me pardonnera sans doute l'éten-
due de ces citations. Elles me semblent aussi
intéressantes que péremptoires; elles prouvent
merveilleusement la très-sainte et très-réelle
présence de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST au
Saint-Sacrement; car ce fut là, de l'aveu même
du démon, le but et la raison d'être de cette
miraculeuse possession. A la vue des innom-
brables conversions qui en étaient la suite,
l'Évêque de Laon interrogea un jour le démon
et lui reprocha sa maladresse : « Qu'as-tu
gagné en ce pays? Beaucoup de gens se sont
convertis en voyant ce miracle du Saint-Sacre-
ment. Il faut maintenant que tu sortes; on te
connaît trop : tout le monde a horreur de toi.
— Je le sais, dit Satan, il s'en est converti;
mais il reste encore bien des obstinés. Et puis,
il faut que je fasse mon office, selon qu'il
m'est commandé. — Dis-nous donc alors pour-
quoi tu es entré au corps de cette jeune femme

catholique, droite, simple, et qui n'a jamais fait folie de son corps? — J'y suis entré par le commandement de DIEU, à cause des péchés du peuple; pour montrer à nos huguenots qu'il y a des diables qui peuvent posséder les corps quand DIEU le permet, ce qu'ils ne veulent croire. J'y suis entré *pour les convertir ou pour les endurcir; pour faire tous les hommes ou tout un ou tout autre*. Il faut que je fasse mon métier et mon office : oui, je les rendrai tout un. »

Le Saint-Siège, instruit de tout, attacha au miracle du Corps de DIEU, comme on l'appelait, une telle importance, que les Souverains Pontifes saint Pie V et Grégoire XIII appelèrent sur lui l'attention du monde entier, bénissant DIEU d'avoir opposé cette digue aux flots furieux de l'hérésie. Saint Pie V disait entre autres, dans son Bref du 8 octobre 1571 : « Il faut s'efforcer de faire parvenir à la connaissance de tous les peuples ce miracle admirable de la sainte Eucharistie. »

L'ostensoir de Faverney, en Franche-Comté.

Quarante ans après, en 1608, un autre grand miracle, revêtu comme les précédents d'un ca-

ractère de publicité, et, par conséquent, d'authenticité incontestable, manifesta la divinité du Sacrement de l'autel dans tout l'est de la France.

C'était le 26 mai; dans l'église de Notre-Dame de Faverney en Franche-Comté, il y avait grande affluence de fidèles, à l'occasion d'une indulgence plénière accordée pour les fêtes de la Pentecôte. A l'entrée du chœur on avait élevé, pour la solennité, un autel en bois richement orné de cierges, de fleurs et de draperies, et l'on y avait exposé le très-saint Sacrement dans un riche ostensor. Un cierge placé trop près d'un rideau y mit le feu, et en un instant l'autel, avec tous ses ornements, fut dévoré par les flammes. Les cris du peuple effrayé se changèrent bientôt en transports d'admiration et en cris de joie lorsqu'on vit l'ostensor qui renfermait la sainte Hostie, non-seulement épargné par le feu, mais *suspendu dans les airs, sans aucun appui*, à la place même où il avait été exposé! La multitude affluait de toutes parts pour contempler ce grand prodige, qui dura trente-trois heures consécutives.

Plus de dix mille personnes furent témoins oculaires du miracle. Toutes les paroisses environnantes y vinrent en procession. Le mardi

de la Pentecôte, au matin, une messe solennelle ayant été célébrée au maître-autel, l'ostensoir vint de lui-même, après l'élévation, se poser sur l'autel, à la vue de l'assistance tout émue.

Tout cela se passa devant une foule immense de spectateurs, parmi lesquels on choisit plus de cinquante témoins irrécusables. L'Archevêque de Besançon, Mgr Ferdinand de Rye, après les informations juridiques les plus minutieuses, fit imprimer et publier la relation officielle du miracle de Faverney. Saint François de Sales passa à Faverney très-peu de temps après, et il pria avec grande dévotion dans cette église où le Fils de Dieu, notre Sauveur, venait de faire éclater d'une façon si admirable la réalité de sa présence au très-saint Sacrement. Il eut le bonheur de vénérer l'Hostie miraculeuse, laquelle a été conservée religieusement, ainsi qu'il est d'usage après ces sortes de manifestations divines. De nos jours encore on la voit dans l'église de Faverney, où elle est honorée d'un culte facile à concevoir.

Notre Saint-Père le Pape Pie IX vient de reconnaître solennellement et canoniquement l'authenticité du miracle de Faverney, et le 16 mai 1864, Son Éminence le Cardinal Mathieu, Archevêque de Besançon, a promulgué la

sentence du Saint-Siège dans l'église même où le prodige a eu lieu.

Voici un extrait de la relation que publia à cette occasion le président du Conseil de fabrique.

Faverney, 17 mai 1864.

« Chacun sait que le 26 mai 1608 eut lieu dans notre vieille église abbatiale le double prodige qui conserva la sainte Hostie dans les flammes et tint l'ostensoir miraculeusement suspendu pendant trente-trois heures dans les airs. Ce prodige, constaté juridiquement par Ferdinand de Rye, Archevêque de Besançon, devint l'objet d'une fête qui se célèbre dans notre diocèse depuis cette époque.

« Établie seulement par l'autorité diocésaine, cette fête n'avait point reçu l'approbation du Saint-Siège, non que cette approbation eût été refusée ou que le miracle eût été contesté, mais parce qu'elle n'avait point été sollicitée. Les pièces originales qui se trouvent encore aux archives de l'abbaye en font foi.

« L'occasion s'est présentée de demander cette approbation, et *notre miracle*, comme l'appellent les habitants de Faverney, est sorti victorieux de l'épreuve. Certes, quand on se pré-

sente avec un prodige qui a duré trente-trois heures et compté jusqu'à dix mille témoins, on peut avoir quelque confiance; mais quand on connaît les rigueurs de la critique des Congrégations Romaines, il est permis de trembler, et on ne doit négliger aucune précaution. Aussi Son Éminence, en se rendant dernièrement à Rome, arrivait-elle avec des actes authentiques, capables d'affronter les censeurs les plus impitoyables. Procès-verbaux, dépositions de témoins, lettres des Souverains, actes de l'autorité ecclésiastique, du parlement de Dôle, sentiment des peuples, tradition constante, possession séculaire, tout a été produit, tout a été pesé; et, après mûr examen, le tribunal suprême de la Congrégation des Rites a décidé à *l'unanimité* que le miracle de la sainte Hostie conservée dans les flammes avait tous les caractères de vérité et d'authenticité désirables; que notre grand Archevêque Ferdinand de Rye avait suivi fidèlement les prescriptions du concile de Trente sur la matière et avait très-bien jugé.

Le miracle de la sainte Hostie sort donc victorieux de l'épreuve la plus délicate qu'il ait eu à subir, et le premier hommage que lui rend le Saint-Siège est d'admettre l'Office de la fête tel qu'il est présenté par Mgr l'Archevêque. C'est ainsi que la sage prévoyance de nos ancêtres a

préparé, par une sévère critique, le triomphe dont nous venons d'être les témoins.

« Voilà la grande nouvelle que Son Éminence venait proclamer hier à Favorney ; c'est de sa bouche, et dû haut de la chaire de vérité, qu'un immense auditoire a pu l'entendre. Un instant nous nous sommes cru transportés au 27 mai 1608, alors que toutes les paroisses environnantes venaient admirer le prodige. Tout le pays savait que Son Éminence devait prendre la parole et annoncer la décision de Rome ; aussi chacun s'empressait d'accourir. Les sept paroisses les plus voisines sont venues en procession, chantant des hymnes et des cantiques, se joindre à la procession générale, composée des habitants de Favorney et des pèlerins éloignés qui arrivaient par centaines. On a suivi dans cette procession l'ordre traditionnel assigné aux paroisses par le décret archiépiscopal de 1682. Monseigneur portait avec le Saint-Sacrement la glorieuse relique de la sainte Hostie, qui est notre plus riche trésor. La musique ouvrait la marche, alternant avec les chants de quatre-vingt-deux prêtres revêtus de leurs insignes sacerdotaux, qui célébraient le DIEU de l'Eucharistie en répétant l'hymne du miracle. Notre petite garnison était sous les armes, le corps municipal, les autorités du canton et

nombre de personnages honorables suivaient le dais. Une pieuse inspiration avait remis les flambeaux de la confrérie du Saint-Sacrement aux mains de quatre octogénaires qui semblaient oublier le poids des ans devant la gloire nouvelle de la sainte Hostie. Ils étaient là comme un témoignage vivant de la tradition de notre ville, qui a conservé sa précieuse relique en dépit des excès de la Révolution ; ils étaient là comme des liens qui rattachent les souvenirs du passé aux joies du présent, aux espérances de l'avenir.

« La Messe pontificale solennelle a succédé à la procession. Pour la première fois le sanctuaire de notre église, qui est pourtant si vaste, nous a paru trop étroit. La foule, debout, compacte et silencieuse, contemplait cette pompe religieuse, et les plus indifférents sentaient l'émotion de la foi gagner leur cœur, en entendant chanter par les quatre-vingt-deux prêtres réunis le magnifique Office composé par les Bénédictins, monument de la piété antique, où la précision des termes le dispute à la sublimité des pensées. Bien des fois nous avons vu célébrer cette fête ; jamais nous ne l'avons trouvée comprise et appréciée comme elle a paru l'être aujourd'hui. Chacun semblait heureux, et c'est dans le plus profond silence, avec la plus reli-

gieuse attention, que la foule a entendu l'éminent Cardinal rappeler les circonstances principales du prodige et proclamer l'approbation que le Souverain Pontife faisait des procédures relatives au miracle de 1603 et des fêtes dont il était l'objet. Chacun a compris que la Pentecôte de Faverney, déjà si populaire dans nos contrées, va le devenir encore davantage, aujourd'hui qu'elle est sanctionnée et recommandée par l'autorité la plus haute qui soit au monde. »

*L'Hostie miraculeuse des Ulmes-de-saint-Florent,
au diocèse d'Angers.*

Notre-Seigneur accorda une manifestation non moins incontestable au diocèse d'Angers en l'année 1666. Le 2 juin, samedi de l'Octave de la Fête-Dieu, tous les fidèles de la paroisse des Ulmes-de-Saint-Florent étaient rassemblés dans leur église, pour le salut du Saint-Sacrement. Au moment où le curé entonna la strophe du *Pange lingua*, qui commence par ces paroles : *Verbum caro panem verum* (c'est-à-dire le Verbe fait chair change, par sa parole, la substance du pain en la substance de sa chair), à la place de la sainte Hostie, Notre-Seigneur apparut en sa forme humaine, les cheveux des-

endant jusque sur les épaules, le visage brillant et d'un port plein de majesté ; il était vêtu de blanc, et ses mains sacrées étaient croisées sur sa poitrine...

Le curé s'en aperçut le premier et invita tous ses paroissiens à venir s'assurer du fait : « S'il est ici quelque incrédule, dit-il, qu'il approche ! » Tous les assistants émerveillés virent le miracle et purent contempler pendant un quart d'heure leur divin Maître, qui daignait ainsi les favoriser d'une grâce si extraordinaire.

Puis un léger nuage vint couvrir la personne du Sauveur et la déroba aux regards ;... le nuage lui-même disparut peu à peu, et l'on ne vit plus que la sainte Hostie, comme auparavant.

Ce fait surnaturel parvint bientôt à la connaissance de messire Henri Arnaud, alors Évêque d'Angers, qui se transporta immédiatement sur les lieux, entendit les témoins et constata l'authenticité absolue du miracle. Aussi en fit-il le sujet d'un mandement spécial, pour en faire part à toute la France et à toute l'Église.

Voilà, certes, des manifestations miraculeuses de la présence réelle, qu'il serait bien

déraisonnable, pour ne pas dire impossible, de révoquer en doute. Elles ont toutes, comme je le disais plus haut, un caractère de publicité, un cachet de certitude qui défie toutes les négations. On n'a pas besoin d'être savant pour être certain que de pareils faits sont surhumains, inexplicables, et que la science moderne, malgré sa prétention de tout expliquer, viendrait se briser ici contre l'évidence et le bon sens. Elle en serait réduite à se taire ou à dire avec ce médecin incrédule, témoin oculaire d'une guérison miraculeuse : « C'est renversant ! »

On pourrait encore rapporter des milliers de miracles non moins authentiques, mais qui n'ayant pas eu pour témoins des populations entières, pourraient prêter le flanc aux interprétations des esprits pointus. Ces *petits* miracles du Saint-Sacrement ont lieu de nos jours comme dans tous les siècles passés.

Pour n'en citer que deux ou trois, je rappellerai, par exemple, la guérison instantanée, évidemment surnaturelle, de ce jeune séminariste de Versailles, qui, le lundi 14 avril 1845, recouvra subitement la santé et la vue en communiant. Il se nommait Pierre Renaudt ; sa cécité avait été reconnue incurable par plusieurs médecins habiles. Le Supérieur du Petit-Séminaire, où le

fait avait eu lieu, terminait son rapport à l'Évêque en disant : « J'attesterais au besoin, sous la foi du serment, la vérité de tous les faits contenus dans le présent rapport. Ils ont eu lieu publiquement, dans une maison qui compte plus de deux cent trente habitants. Il sera très-facile de procéder à une enquête, si Monseigneur le juge convenable... Depuis qu'il a été guéri d'une façon si étonnante, Pierre Renaudt voit et se porte comme s'il n'avait jamais été malade ni aveugle. Il n'y a pas eu de convalescence, et le retour à la lumière a été subit et parfait, comme le retour à la santé. »

J'ai connu moi-même une petite fille de onze ans qui fut guérie de même, le 20 septembre 1860, d'une paralysie que la médecine avait déclarée, non-seulement incurable, mais mortelle. La pauvre enfant, en prenant à Paris une leçon de gymnastique, était tombée sur un crochet de fer, qui avait fait une lésion au crâne et aux membranes du cerveau, derrière l'oreille. La paralysie était complète, et des douleurs aiguës arrachaient des cris déchirants à la petite malade. Ses parents durent entendre de la bouche des médecins la fatale sentence : Votre fille est perdue.

La petite Denyse de la C... ne cessait de de-

mander qu'on lui fit faire sa première communion, dans un sanctuaire qu'elle aimait. « Qu'on m'y porte, répétait-elle ; qu'on m'y laisse faire ma première communion ; et je serai guérie. »

On y consentit, pour ne point la contrarier ; mais le médecin déclara que, selon toute probabilité, elle mourrait en route. Si elle ne mourut pas, elle souffrit le martyre. Arrivée au sanctuaire chéri plus morte que vivante, elle reçut le très-saint Corps de Notre-Seigneur ; et là, séance tenante, elle se leva, se mit à genoux, reprit, sans transition, et la vie et les forces ; et lorsqu'au retour, on ouvrit la portière de la voiture, devant le perron du château, le pauvre père, qui n'avait pu l'accompagner, faillit tomber à la renverse de stupeur, de joie, de bonheur, en voyant son enfant s'élançer d'un bond et lui sauter au cou, en criant : « Papa, je suis guérie ! » — Je tiens de lui-même tous ces détails. Sa fille ne s'est jamais ressentie depuis de la lésion organique qui devait l'emporter.

Enfin, cette année même où j'écris ces quelques pages, mademoiselle Anne de Cléry, fille du procureur général d'Alger, clouée depuis de longues années sur son lit de douleur, a été instantanément guérie, au pied du Saint-Sacre-

ment où on l'avait portée pour l'Adoration perpétuelle.

Dès l'âge de quatorze ans, mademoiselle de Cléry avait été attaquée dans le fond même de sa santé, et sa pieuse mère avait été obligée de la retirer du couvent du Sacré-Cœur de Metz, où elle commençait son éducation. Madame de Cléry avait été elle-même gravement malade, et sa fille, poussée par la tendresse filiale, s'était offerte au bon DIEU comme une sorte de petite victime, afin d'obtenir la guérison de sa mère. Notre-Seigneur l'avait prise au mot; et il aurait pu répondre à ceux qui, depuis lors, lui demandaient la guérison de la jeune fille, ce qu'il répondit à l'occasion de Lazare : « Cette infirmité n'est point pour la mort, « mais pour la gloire de DIEU, afin que le Fils « de l'Homme soit glorifié par elle. »

La pauvre enfant avait manqué mourir; pendant quinze jours, sa mère l'avait crue irrévocablement perdue. Elle en revint; mais, hélas! dans quel état! Ses jambes, atteintes de paralysie, ne pouvaient plus la porter; sa tête, pour se soutenir, avait besoin d'un continuel appui. D'habiles praticiens employèrent sans succès, à Metz et à Paris, le fer rouge sur le dos, et la strychnine, et l'électricité. Ils conseillèrent les eaux d'Aix, en Savoie, et les bains de mer, qui

ne produisirent aucun résultat. Le médecin de Paris avait déclaré qu'il y avait une paralysie musculaire atrophique. Le docteur de Metz fit faire, aux jambes de la malade, des frictions avec des orties, plus tard avec de la neige; on la mit dans des bains sulfureux, dans des bains composés de marc de raisin, de gélatine. L'état, au lieu de s'améliorer, s'aggrava. En 1858, la contraction se joignit à l'atrophie, et les jambes commencèrent à se retirer en arrière. Les frictions furent continuées; on employa divers moyens pour étendre les jambes. Malgré l'énergie du traitement, il se forma sous chaque genou, par la rétraction des muscles, une sorte de nœud de la grosseur d'un doigt, qu'on tenta encore vainement de faire disparaître par un traitement spécial. Découragée par l'avis très-net des médecins de Strasbourg, madame de Cléry se résigna à conserver son enfant infirme toute sa vie. Anne de Cléry, se conformant à la volonté de DIEU, acceptait généreusement la souffrance et faisait des neuvaines pour sa guérison, avec un grand abandon aux vues de la Providence sur elle.

Cette année 1865, l'Adoration perpétuelle avait lieu les 12, 13, et 14 juin, dans l'église de Saint-Martin, à Metz, près de laquelle est située l'hôtel qu'habite madame de Cléry. Anne avait

fait toutes les roses blanches qui devaient servir à l'ornementation de l'église.

« Autrefois, dit le vénérable curé de Saint-Martin dans son rapport officiel, la pauvre infirme avait pu encore, moyennant quelques souffrances qu'elle endurait volontiers, se faire porter à l'église pour avoir le bonheur d'adorer Notre-Seigneur une ou deux fois l'an, aux époques solennelles de la Fête-Dieu ou des Quarante-Heures ; mais depuis longtemps cela lui était devenu absolument impossible.

« Si je ne savais donc que pour atteindre ses fins, DIEU dispose toutes choses d'une manière souvent contraire à nos pensées, je ne comprendrais point que, dans l'état où je vis la malade quelques jours avant l'Adoration perpétuelle, j'eusse pu l'engager à se faire porter à l'église pendant cette solennité. La chose lui parut, en effet, d'une exécution fort difficile : « Je serais d'ailleurs incapable de prier, » ajoutait-elle, en me témoignant plus de désir que d'espérance de se rendre à mon invitation.

« Les deux premiers jours de l'Adoration s'étaient passés sans qu'il eût été possible de transporter la malade : elle avait des douleurs de tête atroces, on ne pouvait la soulever de sa couche ni presque la toucher. Le troisième jour, elle souffrait encore beaucoup, et on eut

bien de la peine à lui mettre une simple robe, qu'elle désirait néanmoins revêtir pour se présenter d'une manière convenable dans la Maison de DIEU. Déjà le même sentiment de respect lui avait suggéré la pensée de se pourvoir d'une chaussure dont elle manquait, ses pieds depuis longtemps en ayant perdu l'usage; mais DIEU avait d'autres desseins, et elle aussi y coopérait à son insu.

« Le mercredi 14 juin, Anne avait, le matin, communiqué sur son lit. A midi, qui était l'heure indiquée par le règlement paroissial pour le tour d'adoration des habitants de la rue où est situé l'hôtel de Coëtlosquet, elle arrivait à l'église, portée, à l'âge de vingt-trois ans, comme une enfant de quelques mois, dans les bras de Clémentine, sa femme de chambre, qui, s'étant assise dans le dernier banc du côté gauche de la grande allée, la tint sur ses genoux. Madame de Cléry et mademoiselle Thérèse du Coëtlosquet, qui l'avaient accompagnée s'agenouillèrent, l'une à côté d'elle, l'autre dans le banc au-dessus, la dérochant ainsi, autant qu'elles pouvaient, aux regards importuns des passants. Madame et mademoiselle Pauline du Coëtlosquet avaient précédé et s'étaient placées dans une autre partie de l'église. Toutes ne

pensaient qu'à adorer, à prier; personne, pas même la paralytique, ne s'attendait aux choses merveilleuses qui allaient s'accomplir.

« Après s'être un peu remise de la fatigue du trajet, qui commençait à produire l'effet ordinaire et si pénible de la rougeur des yeux, Anne resta quelques minutes en adoration; puis, regardant le Saint-Sacrement, elle répétait la prière que souvent elle avait faite les jours de Communion: « Seigneur, si vous voulez, vous
« pouvez me guérir. » Au même instant elle ressentit dans tous les membres des douleurs tellement fortes qu'elle dut faire un grand effort pour ne pas pousser des cris; elle pria pour demander la grâce de se contenir, et elle ajoutait: « Si votre volonté, mon DIEU, est qu'on
« me reporte encore une fois sur mon lit, du
« moins donnez-moi toujours la résignation. » Ce qui se passa ensuite entre DIEU et elle, je ne puis le dire. Alors elle fut comme inondée, toute pénétrée de foi, et selon son expression, elle se sentait guérir. Elle voulut se mettre à genoux; sa femme de chambre la retenait en lui disant avec une grande candeur: « Vous
« tomberiez, mademoiselle! » Mais Anne s'y précipite, faisant entendre aux personnes dont elle est entourée ces paroles qui les frappent de stupeur: « Priez, priez! je guéris! »

« L'émotion était au comble ; les sanglots se mêlaient à la prière. Madame de Cléry, troublée, éperdue, ne sachant ce qu'elle faisait, partagée entre l'espérance et la crainte, fait lever sa fille et l'emmène hors de l'église. Elle n'en peut croire ses yeux quand elle la voit poser les pieds à terre et marcher avec le simple secours d'un bras. On s'arrête dans le jardin traversé peu de temps auparavant dans des circonstances bien différentes, et on entre dans le petit salon qui s'y trouve. La pauvre mère n'est entièrement rassurée que lorsque, portant la main aux jambes de sa chère enfant, elle constate que les gros nœuds qui les retiendraient en arrière n'existent plus.

« Cependant Anne demandait avec instance qu'on la laissât retourner à l'église, où étant rentrée elle resta à genoux devant le Très-Saint Sacrement pendant trois quarts d'heure, ne ressentant pas la moindre fatigue et faisant aux actes de foi succéder des actes de reconnaissance et d'amour.

« Informé de ce qui venait d'arriver, je me rendis au petit salon du jardin, où je fis à peine attention aux personnes qui y étaient réunies autour d'Anne. Je ne vis qu'elle, et je la considérais en silence et plein d'étonnement, tandis qu'elle me montrait, en glorifiant DIEU,

qu'elle pouvait étendre ses jambes, marcher, se mettre à genoux, et tenir aussi sa tête sans l'appuyer.

« Anne était guérie.

« DIEU avait accompli son œuvre; et l'œuvre de DIEU, accomplie en un instant, était parfaite. Toutes les infirmités auxquelles était assujettie la pauvre enfant ont disparu en même temps que la paralysie; la faiblesse qui suit toujours les longues maladies, cette faiblesse même ne se fera point sentir. Les preuves en surabonderont tous les jours.

« L'heure des Vêpres approchait. Anne exprima l'intention d'y assister. Ne consultant que la prudence humaine, car je ne savais pas encore combien, avec la santé, DIEU lui avait accordé de forces, je l'exhortai à prendre du repos, ou du moins, si elle voulait absolument revenir ce jour encore à l'église, à rester dans le petit salon jusque vers le moment de la Bénédiction. Anne se soumit; mais lorsque commença le chant de l'hymne, et que retentirent à ses oreilles les paroles: *Pange, lingua...*

« Chante, ô ma langue, le mystère du glorieux
« Corps de JÉSUS-CHRIST, » elle n'y put résister et vint aussitôt se mêler à la foule qui remplissait le lieu saint.

« Le lendemain, qui était le jour même de

l'occurrence de la Fête-Dieu, elle assista à une messe d'action de grâces et y communia, agenouillée au milieu d'autres fidèles à la Table sainte, bonheur qu'elle n'avait pas eu depuis neuf ans ; un peu plus tard, on la voyait à la grand'messe célébrée à la paroisse, chaque jeudi, en l'honneur du Saint-Sacrement, et dans l'après-midi, on la retrouvait à l'église, témoignant, dans une longue visite, sa gratitude à Notre-Seigneur.

« Trois jours après, c'est-à-dire le dimanche auquel, en France, est transférée la solennité de la Fête-Dieu avec son Octave, Anne passa près de sept heures devant le Très-Saint Sacrement, soit en assistant à tous les Offices du matin et du soir, soit en venant adorer. Aux observations qu'on lui faisait sur une ferveur paraissant indiscreète, elle répondait que, loin d'en craindre le moindre inconvénient, elle sentait au contraire, chaque fois qu'elle se trouvait aux pieds de Notre-Seigneur, augmenter en elle les forces et la vie.

« La Procession du Saint-Sacrement, dans les paroisses de Metz, a lieu dans la matinée du dimanche qui clôt l'Octave de la solennité. Anne désirait ardemment de prendre part à celle de Saint-Martin : elle voulait que ses premiers pas dans la rue fussent consacrés à accompagner le

triomphe de Notre-Seigneur; dans ce pieux dessein, elle n'a fréquenté encore d'autre maison que la Maison de DIEU.

« Son désir s'est accompli. On a vu la paralytique, qui si longtemps n'avait pas quitté son lit et que naguère on avait apportée sur les bras à l'église, on l'a vue, le onzième jour après sa guérison, vêtue de blanc, suivre la bannière de la Sainte-Vierge, et au retour de la Procession, dont la marche avait duré environ cinq quarts d'heure, assister à la messe solennelle, sans plus de lassitude peut-être, mais avec plus de joie que les jeunes personnes les plus ferventes et les plus fortes.

« Depuis le mémorable jour du 14 juin jusqu'à celui où je termine cet écrit, deux mois et demi se sont écoulés. Pendant ce temps déjà long, celle qui s'était appelée l'enfant de la Croix et que maintenant on nomme l'enfant du Miracle n'a ressenti aucune de ses souffrances passées : elle a pu prendre et digérer indistinctement toute sorte d'aliments ; elle a pu faire des courses à pied ou en voiture, voyager en chemin de fer ; les accidents morbides n'ont pas reparu une seule fois ; la tête, portée naturellement, n'a plus eu un seul instant besoin d'être soutenue, et les jambes qui étaient restées ce qu'elles furent à l'âge de treize ans, n'ont pas

tardé à prendre un accroissement sensible. La jeune fille, dès les premiers jours, s'est trouvée assez vigoureuse pour vouloir être elle-même sa chambrière, et elle disait en souriant : « Si le bon Dieu ne m'a pas dit, comme au paralytique dans l'Évangile, d'emporter mon lit et de marcher, il m'a pourtant dit, comme à lui, de marcher, et il m'a donné assez de force pour que du moins je fasse mon lit. »

« Le bruit de la guérison miraculeuse de mademoiselle de Cléry est aujourd'hui répandu au loin, et partout où il est parvenu il a excité une admiration très-grande. A Metz, surtout, cet événement a produit une impression profonde qui, dans les premiers jours, avait un caractère particulièrement touchant. Tout le monde s'entretenait du miracle, et la plupart des personnes qui s'en entretenaient se sentaient émues, attendries; celles, en grand nombre, qui rendirent visite à l'ancienne paralytique qu'elles avaient connue dans ses jours de douleurs, ne pouvaient retenir leurs larmes en voyant le changement opéré en elle, et s'en retournaient en louant Dieu. Le médecin qui l'avait longtemps soignée se présenta un des premiers; en sa personne, la science aussi venait rendre gloire à Dieu. Le docteur, en effet, tendant la main à mademoiselle de Cléry qui faisait quelques pas à sa ren-

contre, prononça ces paroles qu'il me répéta ensuite à moi-même : « DIEU a été plus fort que les hommes ! »

« Loué et adoré soit à jamais le Très-Saint Sacrement ! »

Je crois que si on voulait aller à la recherche des manifestations surnaturelles et *évidemment* miraculeuses de la présence réelle, dans tous les pays catholiques du monde, il n'y aurait peut-être pas une année, pas un pays où l'on n'en pût constater plusieurs. Nos rationalistes modernes lèveraient sans doute les épaules avec un geste de mépris, s'ils nous entendaient parler ainsi; mais leurs dédains transcendants et leurs partis-pris de ne rien voir, de ne rien entendre, de ne rien admettre, ne font exactement rien à la réalité des choses. Cette réalité les condamne, autant qu'elle nous console, nous autres chrétiens honnêtes, amis de la lumière et de la vérité. Ce n'est pas pour eux que le bon Dieu fait ses miracles; c'est contre eux et pour nous.

Aussi n'en avons-nous pas véritablement *besoin*; pas plus qu'on n'a *besoin* de consolations sensibles dans la piété, de superflu dans l'aisance. Les miracles en général, et en par-

scialier ceux de l'Eucharistie, sont des grâces extraordinaires, accordées presque toujours pour la consolation de quelques âmes très-pieuses, ou bien dans des vues de miséricorde ou de justice, que nous ignorons; mais, je le répète, ils ne sont point nécessaires pour que nous croyions. Ce n'est pas sur eux que repose notre foi : c'est avant tout sur l'enseignement infailible de la sainte Église catholique, par qui DIEU et son Christ apprennent au monde ce qui est vrai et ce qu'il faut croire. Pour les enfants de l'Église, les miracles sont le superflu, le luxe de la foi.

C'est ce que pensait notre grand roi de France, saint Louis. On vint un jour lui dire qu'à la Sainte-Chapelle, attenante à son palais, un grand et beau miracle avait lieu après la consécration de la Messe qu'un saint prêtre y célébrait. A la place de l'Hostie consacrée, on voyait le divin Enfant-Jésus, tout resplendissant de beauté... Cela durait, lui dit-on, depuis près d'un quart d'heure, et on le pressait de s'y rendre pour être lui-même témoin du prodige. « Je crois si parfaitement, répondit le saint roi, que mon Sauveur JÉSUS-CHRIST est réellement présent dans l'Eucharistie, que je n'ai pas besoin d'aller voir ce miracle pour m'en convaincre. Je l'y crois présent plus fermement que si je l'y

voyais; et je préfère ne point le voir, afin de garder tout le mérite de ma foi. »

Même parole sortit du cœur si catholique de Simon de Montfort, l'héroïque défenseur de la foi et de l'Église contre les révolutionnaires du treizième siècle. On était venu lui annoncer comme à Saint-Louis, une apparition miraculeuse du divin Maître sur l'autel, pendant la Messe : « Allez-y, vous autres qui doutez, répondit tranquillement le comte; pour moi, je n'ai pas besoin de cela pour croire à la présence réelle de JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie. »

Concluons donc, et bénissons DIEU de ce que notre foi à la présence réelle repose sur l'évidence même de la raison éclairée par la grâce ou pour mieux dire, sur l'évidence d'une foi essentiellement raisonnée, raisonnable et logique. Les objections des rationalistes n'ont pas plus de valeur que celles des protestants : l'ignorance seule leur donne une apparence de solidité.

Tout homme instruit, droit et sérieux, dira comme Henri IV, dont la conversion à l'Église a été beaucoup plus sincère que plusieurs historiens semi-protestants ont voulu le faire croire. Il avait la foi la plus vive au très-saint Sacrement. Passant un jour près du Louvre, il rencon-

tra un prêtre qui portait le Saint-Viatique ; aussitôt il se mit à genoux en pleine rue, et l'adora fort respectueusement... Il était accompagné de quelques gentilshommes, entre autres du duc de Sully, entêté huguenot, comme chacun le sait. « Sire, lui dit ce dernier, est-il possible que vous croyez en cela? — Vive DIEU ! répartit Henri IV, oui, j'y crois ! et il faut être vous pour n'y pas croire ; je voudrais qu'il m'eût coûté un doigt de la main, et que vous y crusiez comme moi. »

XVI

De la sanction solennelle donnée par le saint Concile de Trente au dogme de la présence réelle.

Luther et Calvin ayant osé, après quinze siècles de foi, nier ou travestir le mystère de la présence réelle, la sainte Église se leva indignée et, par la bouche du Concile de Trente, foudroya leurs erreurs. Or, qu'on le sache bien, ces erreurs sont au fond les mêmes que celles de tous les esprits forts qui, depuis, ont déblatéré contre le très-saint Sacrement.

Voici quelques-uns des *canons*, c'est-à-dire des règles de foi, que le Concile formula dans ce but, et qu'il accompagna de la redoutable sentence de l'anathème. Être anathème, c'est

être retranché de l'Église, exclu du royaume de Dieu, en ce monde et en l'autre.

« Si quelqu'un dit que le Sacrement de la
 « Très-Sainte Eucharistie ne contient pas véri-
 « tablement, réellement et substantiellement le
 « Corps et le Sang ainsi que l'âme et la divinité
 « de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, et par consé-
 « quent le CHRIST tout entier; et que JÉSUS-
 « CHRIST n'y est qu'en symbole ou en figure,
 « qu'il soit anathème! »

« Si quelqu'un dit que, dans le Très-Saint
 « Sacrement de l'Eucharistie, la substance du
 « pain et du vin demeure avec le Corps et le
 « Sang de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST; et s'il
 « ose nier cet admirable changement de toute la
 « substance du pain et du vin en la substance
 « du Corps et du Sang de Notre-Seigneur, chan-
 « gement incomparable après lequel il ne reste
 « plus que les apparences du pain et du vin...;
 « qu'il soit anathème! »

« Si quelqu'un dit que, dans le vénérable
 « Sacrement de l'Eucharistie, le Christ n'est
 « pas contenu tout entier sous chacune des
 « deux espèces, et sous chaque partie de cha-
 « cune des espèces...; qu'il soit anathème! »

« Si quelqu'un dit que, dans le Saint-Sacrement de l'Eucharistie, le Christ, Fils unique de Dieu, ne doit pas être adoré, même extérieurement...; qu'on ne doit pas le porter solennellement en procession, conformément à l'usage légitime et universel de la sainte Église; et qu'on ne doit pas l'exposer publiquement à l'adoration des peuples...; qu'il soit anathème! »

Telles sont les sentences terribles et irrévocables, prononcées contre tous ceux qui osent nier la présence réelle de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement. C'est la parole infailible de l'Église; c'est le jugement des successeurs des Apôtres, à qui il a été dit par Dieu lui-même : *Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans les cieux.*

XVII

D'une autre sanction, plus terrible encore, de la vérité de la présence réelle.

DIEU a fait des miracles pour consoler et raviver la foi de ses fidèles à l'égard du Saint-Sacrement : il a voulu punir également d'une

manière, sinon miraculeuse, du moins tout à fait extraordinaire et surnaturelle, quelques-uns des ennemis de son Sacrement. Pourquoi a-t-il choisi ceux-là plutôt que d'autres? Nous le saurons au jour du jugement : ce que nous savons dès maintenant, c'est que ces redoutables exemples de la justice divine doivent nous profiter à tous, en imprimant dans nos cœurs une crainte salutaire et en nous donnant une grande horreur des blasphèmes et des sacrilèges.

Ces punitions surnaturelles sont plus fréquentes, plus nombreuses qu'on ne le croit généralement; mais on conçoit facilement que la plupart demeurent cachées : elles révéleraient nécessairement un crime, et l'on craint toujours ou bien le scandale ou bien le déshonneur.

Me bornant à notre siècle, je crois utile de mettre sous les yeux du lecteur quelques faits, absolument authentiques, en laissant à chacun le soin de tirer les conséquences.

En 1803, pendant l'invasion du Piémont par les Français, on faisait à Turin la procession solennelle qui avait lieu tous les ans, en l'honneur et en mémoire de l'Hostie miraculeuse dont nous avons parlé plus haut. Un barbier, connu pour son impiété, après s'être raillé d'une personne qu'il rasait, parce qu'elle vou-

lait se rendre à cette procession, sortit lui-même de sa boutique pour la voir défilér. Il affecte de garder son chapeau sur la tête, et ne veut point le quitter, malgré l'ordre réitéré qu'on lui en donne. Il brave ainsi la procession et le Saint-Sacrement de la manière la plus insolente. Mais au moment où le Saint-Sacrement passe devant lui, le misérable tombe roide mort sur la place, en présence des fidèles épouvantés, qui ne purent s'empêcher de voir dans cette mort foudroyante le juste châtement du ciel.

Cet événement produisit une telle sensation dans la ville de Turin, que les magistrats firent exposer le cadavre pendant trente-six heures devant l'hôtel de ville.

En 1832, le curé de Sèvres, près Paris, cédant aux prières de presque tous ses paroissiens, se résolut à faire la procession solennelle de la Fête-Dieu, interrompue par la révolution de Juillet. Au moment où le Saint-Sacrement sortait de l'église, un blasphémateur qui s'était posté sur les degrés du porche, insulta tout haut l'adorable Eucharistie : « Le voilà donc, s'écria-t-il avec colère, le voilà, leur bon DIEU de papier ! » Il allait s'élançer ; mais le peuple se jeta sur lui, le repoussa de vive force, et l'indignation publique allait lui faire un mauvais parti,

lorsque le vicaire prit sa défense et lui facilita la retraite. En s'en allant, il s'exhala en menaces, et dit entre autres choses: « L'année prochaine, nous verrons !... »

L'année suivante, en effet, le jour de la Fête-Dieu, même blasphème à la sortie de la procession et à la même place. Mais cette fois, ce ne fut pas le vicaire, ce ne fut pas le peuple, ce fut DIEU lui-même qui intervint : l'impie tomba mort en blasphémant, et son cadavre vint rouler aux pieds du curé, qui portait le Saint-Sacrement...

Je tiens le fait d'un de mes amis, à qui le curé de Sèvres l'avait raconté avec tous ses détails. Il paraît que, pendant trois ou quatre jours, tout le pays, malgré son peu de foi, demeura comme frappé de stupeur.

A Madrid, aux fêtes de Noël de l'année 1837, deux mauvais sujets osèrent se moquer tout haut du Saint-Sacrement, dans une église, pendant la messe de minuit. L'un d'eux alla même jusqu'à parier qu'il irait recevoir la Communion avec la foule des fidèles. Il y alla en effet, communia et revint auprès de son compagnon, le sourire du triomphe sur les lèvres. Mais son prétendu triomphe ne fut pas de longue durée : cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un

affreux vomissement de sang vint épouvanter le sacrilège. On le transporta hors de l'église, et au milieu des flots de sang qui continuaient à sortir de sa bouche, on l'entendit répéter ces paroles sinistres : « J'ai communié indignement ! Je suis un sacrilège... »

Je ne sais comment la chose finit ; mais l'émotion fut grande parmi tous les assistants, qui s'unirent pour demander pardon au saint Enfant-Jésus et pour expier l'outrage dont il venait d'être l'objet dans le sacrement de son amour.

L'impiété et le sacrilège sont, hélas ! de tous les âges. Les châtimens surnaturels de la profanation de l'Eucharistie par des enfants, soit au jour de leur première Communion, soit dans d'autres circonstances moins solennelles, ont été et sont encore moins rares qu'on ne pense.

Je tiens d'un bon prêtre du clergé de Paris le trait suivant, où il a été mêlé personnellement, et qui prouve cette terrible vérité. C'était en 1834, à Paris, dans le quartier du Marais. Un petit collégien, digne élève d'une de ces pensions, non-seulement indifférentes en fait de religion, mais hostiles, mais impies, se préparait à faire avec les autres sa première Communion. Deux ou trois camarades juifs et pro-

testants se moquaient de lui ou pour mieux dire, se moquaient avec lui du Saint-Sacrement qu'il allait recevoir. Ils le décidèrent à réserver, pour le leur montrer, ce que le prêtre lui donnerait.

Le misérable enfant tint parole : il s'agenouilla comme les autres à la Table sainte, reçut la divine Communion, et retourna à sa place... Un de ses petits voisins s'aperçut qu'il tirait quelque chose de sa bouche et le mettait dans du papier. La pensée d'un sacrilège lui vint aussitôt ; dans le premier moment de son indignation, il se leva et avertit son maître, qui était ce prêtre-là même de qui je tiens le fait. Le coupable, troublé par son crime et se doutant qu'il avait été vu, n'osa garder sur lui la sainte Hostie ; il la jeta à terre, sous un banc, et partit avec tout le monde quand la cérémonie fut terminée.... Le curé et le vicaire furent avertis immédiatement après la Messe. On trouva le Saint-Sacrement, enveloppé dans le papier et foulé aux pieds ; et, la douleur dans l'âme, on le reporta dans le Tabernacle....

Trois mois après, le Fils de DIEU montrait au petit Judas qu'on n'insulte point impunément au mystère de son Eucharistie : l'enfant sacrilège, au commencement de ses vacances, tomba du haut d'un arbre dans le

jardin de son père, et une branche brisée, lui entrant dans la gorge, traversa de part en part cette même langue qui avait été naguère l'instrument de son affreux attentat. Il expira le soir même, sans repentir, sans sacrements et dans une sorte de rage.

A peu près à la même époque, peu de temps après la révolution si impie de 1830, un autre collégien de Versailles apprit également de Dieu même qu'on joue gros jeu quand on s'attaque à l'Eucharistie.

Il avait quinze ans. On prêchait dans le collège où il était élevé la retraite de première Communion. La plupart des enfants étaient fort touchés des paroles du prédicateur, non moins que de la belle fête qui se préparait. La veille du grand jour, pendant la récréation, le mauvais enfant parla avec colère à deux ou trois camarades, et de la retraite, et de la Religion en général, et surtout de la Communion. « Je n'y crois pas, répétait-il, je ne croirai jamais que Dieu soit là ; ce n'est que du pain... je veux être coupé en quatre s'il y est ! » Ses camarades voulurent le faire taire ; ils lui dirent : « Du moins, ne communie pas demain, puisque tu n'y crois pas : il ne faut pas faire de sacrilège ; cela porte malheur. » L'autre, s'enfonçant de

plus en plus dans le mal, leur répondit que, tout au contraire, il voulait y aller. « Je n'ai pas peur, disait-il, de ce bon Dieu-là ! » Il communia en effet, avec tous les autres, sans même s'être confessé.

Le lendemain, selon l'usage, on alla en grande promenade, et on se dirigea du côté de Marly, pour voir fonctionner le curieux mécanisme des pompes aspirantes, établies sous Louis XIV, afin de faire monter l'eau de la Seine et d'alimenter les célèbres bassins du parc de Versailles. Les maîtres recommandèrent aux enfants de bien prendre garde, de ne pas trop s'approcher.

C'est là que la justice de Dieu attendait le coupable ; un pan de son habit fat pris, on ne sait comment, dans un engrenage, et tout son corps, irrésistiblement attiré par la redoutable machine, fut littéralement broyé et mis en pièces sous les yeux de ses compagnons... Que l'on juge de la consternation, de la terreur de tous, quand ils apprirent l'horrible défi auquel Dieu venait de répondre !

Voici un autre fait plus récent, que me rapportait tout dernièrement un excellent missionnaire, du couvent des Frères-Mineurs de ce même diocèse de Versailles. Il avait été le témoin oculaire de la chose.

« Je prêchais, me disait-il, une importante mission, dans le diocèse, à l'occasion du mois de MARIE, de 1859, à ***. Le bon DIEU nous bénissait visiblement : tous les jours l'église était pleine ; les conversions étaient nombreuses et très-sincères. Le digne curé de la paroisse avait réservé pour le jour de la clôture, la première Communion d'un certain nombre d'enfants.

« Huit jours auparavant, il me signala un garçon de treize ans, polisson fieffé, qui ne savait pas son catéchisme, qui ne se préparait pas sérieusement et qui semblait tout à fait inadmissible. Les parents de cet enfant ne valaient pas mieux que lui : ils ne mettaient pas les pieds à l'église, et ne suivaient pas la mission. La première Communion était pour eux une formalité à laquelle il fallait bien se soumettre pour faire comme tout le monde.

« Le jour de l'examen définitif, j'interrogeai le petit drôle : il ne savait rien, répondit tout de travers ; impossible de l'admettre à la Communion. Il s'en retourna chez lui, pleurant et honteux. Lorsque la mère apprit que nous ne voulions pas lui laisser faire sa première Communion, elle s'emporta contre moi, contre le curé, contre la Religion, contre son fils, contre tout le monde. « Ma foi ! s'écria-t-elle, ça m'est égal ; tu la feras. Les habits sont achetés. Tu la

feras tout de même, malgré eux ! » L'enfant répondit : « Mais ils ne voudront pas me donner l'absolution. — Qu'est-ce que cela me fait ? dit la méchante femme. Tu iras faire ta communion sans te confesser. Tout ça, c'est des bêtises. Tu n'iras pas te confesser : je te le défends ; je te mettrai tes beaux habits, et tu iras, comme tous les autres, faire ta première Communion. Ils ne s'en apercevront pas ; et du moins nous en serons débarrassés ! » L'enfant se tut ; et moitié crainte de sa mère, moitié insouciance, il résolut de se tirer d'affaire comme il pourrait.

« Il ne se confessa point ; le jour venu, il revêtit ses habits neufs, et pendant la grand'messe, se glissa parmi les autres enfants ; il s'approcha à son tour de la Sainte-Table, reçut la Communion de mes mains sans que je le reconnusse, et retourna à sa place... Quelques instants s'étaient à peine écoulés, qu'il tomba sans connaissance. On l'emporte ; mais au milieu de la foule, mise en mouvement par les allées et venues de tous ceux qui communiaient, nous nous aperçûmes à peine de ce qui se passait.

« Après la Messe et la cérémonie, qui avait été vraiment admirable, on vint me chercher en toute hâte à la sacristie. « Mon Père, venez

« vite : un des petits enfants de la première Communion a été pris de convulsions, et il se meurt ! » Je cours aussitôt ; j'entre dans la maison ; l'enfant était couché dans le lit de sa mère, laquelle essayait de calmer ses souffrances. Dès qu'il m'aperçoit, il se retourne violemment du côté de la muraille, en criant : « Non, non ! Je ne veux pas ! Non ! » Je m'approche néanmoins ; je tâche de lui dire quelques bonnes paroles. J'ignorais ce qui s'était passé. La mère, honteuse et désespérée, me le laisse entendre. Je reste glacé d'épouvante. Tout à coup, l'enfant est pris d'un redoublement de convulsions ; il se soulève, et regardant sa mère, laisse échapper, d'une voix rauque et entrecoupée, ces paroles effrayantes : « Maman... tu m'as fait faire une mauvaise première Communion... Je vais en enfer... c'est ta faute ! » Et là, sous mes yeux, il expira dans une dernière convulsion. »

Les malheureux qui osent outrager le Saint-Sacrement, surtout par des sacrilèges, ne sont pas heureusement frappés ainsi immédiatement, comme tous ils le mériteraient : le Jésus qu'ils insultent est patient, parce qu'il est bon ; il veut, non la mort, mais la conversion des pécheurs, et il leur laisse ordinairement le temps du repentir. S'il en frappe quelques-uns, c'est

plus encore pour le salut du grand nombre que pour la satisfaction, bien légitime assurément, de sa justice infinie.

Il est patient parce qu'il est éternel : aucun coupable, aucun sacrilège, ne peut lui échapper ; tôt ou tard il les jugera, les frappera ; et pour eux le feu éternel de l'enfer sera la sanction inévitable de ces dogmes auxquels ils n'auront pas voulu croire et, en particulier, de ce sacrement adorable contre lequel ils se seront révoltés.

Il y a du reste, dès ce monde, une foule de châtimens secrets, que l'on ne s'explique pas, dont on ignore la cause, et qui (au jour du jugement, tout le monde le saura) viennent directement de la malédiction divine, imprimée au front des sacrilèges. Plus souvent qu'on ne pense, les malheurs, privés et publics, sont la conséquence d'attentats secrets, commis contre le Saint-Sacrement. C'est une chose connue, entre autres, qu'une mauvaise première Communion est souvent le premier pas dans la voie, non-seulement du mal, mais du crime. Je n'en veux pour témoin que cet assassin, qui comparait naguère devant la Cour d'assises de Caen, en Normandie, accusé de six meurtres, qu'il avoua et dont il eut le bonheur de se repentir. Jeune encore. Lemaire était le chef d'une

bande d'assassins, qui étaient devenus la terreur de tout le pays. Sur le banc des assises, après avoir entendu sa condamnation à mort, il se tourna vers son fils, qu'il avait aperçu dans la foule, et lui dit : « Écoute bien : j'ai mal fait ma première Communion, à Paris, dans l'église de Saint-Merry. Depuis, j'ai été de sacrilège en sacrilège, de vol en vol, de crime en crime, et enfin à l'échafaud auquel je suis condamné ! DIEU veuille me pardonner ! »

DIEU veuille pardonner également à tous ceux qui osent insulter au Saint-Sacrement !

XVIII

Pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ demeure ainsi avec nous au Saint-Sacrement.

On pourrait écrire un gros livre sur ce sujet. Voici les idées principales qui répondent, ce semble, le plus directement à la question.

Notre-Seigneur demeure avec nous dans l'Eucharistie, d'abord pour continuer sur la terre, jusqu'à la fin du monde, l'œuvre de son Incarnation.

Le Fils éternel de DIEU s'est fait homme pour

unir DIEU à l'homme, l'homme à DIEU. Il s'est fait homme pour donner DIEU aux hommes, pour mettre DIEU à la portée des hommes. Aussi est-il appelé d'avance par les Prophètes: *Emmanuel*, c'est-à-dire, *Dieu avec nous*.

Ce que DIEU a fait une fois par le ministère de la très-sainte Vierge MARIE, il le fait tous les jours par le ministère non moins admirable de son Église. La Sainte-Vierge nous a donné DIEU en enfantant JÉSUS : la sainte Église continue à nous donner DIEU en consacrant sur les autels et en nous donnant le même JÉSUS dans le sacrement de l'Eucharistie. C'est le même miracle de bonté, de miséricorde et d'amour.

En second lieu, Notre-Seigneur demeure avec nous sous cette forme visible et sensible de son sacrement, pour être lui-même le centre, la vie de son Église.

Nous sommes composés de corps et d'âme, et il nous faut, pour ainsi dire, un DIEU à la fois visible et invisible. Le Fils de DIEU s'est fait homme, au milieu des temps, afin de satisfaire ce besoin du cœur humain : en JÉSUS, DIEU-Homme, vrai DIEU et vrai Homme, nous trouvons le DIEU qu'il nous faut, un DIEU éternel, infini, tout-puissant, tout adorable, et en même temps un DIEU que nous pouvons voir de nos

yeux, entendre de nos oreilles, toucher de nos mains ; un DIEU qui parle notre langage, dont le cœur est un cœur de chair comme le nôtre, dont la main se lève pour nous bénir, dont la bouche s'ouvre pour nous enseigner, dont les lèvres sacrées nous donnent le doux baiser de l'amour. Or, l'Eucharistie continue ce beau mystère autant que la chose est possible : le Saint-Sacrement est le centre visible de la Religion et du culte du bon DIEU ; c'est lui qui continue sur la terre le rôle de l'humanité visible du Sauveur ; c'est lui qui nous permet de voir, d'approcher, de toucher, de recevoir en nous-mêmes le DIEU que nous aimons et que nous verrons face à face dans le ciel.

La sainte Eucharistie est comme l'âme de nos églises, comme le cœur de notre piété. Ce qui rend les temples protestants si froids, si vides, c'est que JÉSUS-CHRIST n'y est pas. Au contraire, ce qui rend la religion catholique si vivante, c'est la présence de son Seigneur et de son grand Roi sur les autels. Dans nos églises, c'est à l'Eucharistie que tout se rapporte ; et si la Messe est l'acte principal de toute la Religion, c'est que la Messe produit et donne le Saint-Sacrement.

Troisièmement, Notre-Seigneur demeure jour

et nuit présent sur nos autels, afin d'y recevoir les adorations du monde.

Le Saint-Sacrement, c'est JÉSUS-CHRIST ; et JÉSUS-CHRIST, c'est le vrai DIEU vivant. L'autel est, sur la terre, le trône où réside la majesté du vrai DIEU, le lieu où DIEU fait homme attend ses créatures pour recevoir leurs hommages et leurs adorations. C'est là qu'il veut être cherché, trouvé, adoré. C'est là que le ciel s'ouvre pour la terre ; c'est là que DIEU appelle tous ses serviteurs.

C'est encore par sa présence réelle dans l'Eucharistie que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST ravive incessamment en nous le souvenir de tout ce qu'il a fait pour nous sauver.

En instituant le Saint-Sacrement, il a dit à ses Apôtres, qui furent ainsi ses premiers Prêtres :
 « Et vous, toutes les fois que vous ferez ce que
 « je viens de faire, vous le ferez *en mémoire*
 « *de moi.* »

En mémoire de moi, c'est-à-dire en souvenir de l'amour infini qui m'a fait descendre sur la terre pour vous apporter le salut et la vie éternelle ; en souvenir de tous mes mystères, de tous mes miracles, de toutes mes paroles, de toutes mes souffrances ; en souvenir de ma naissance à Bethléem, dans l'abandon et la pau-

vreté ; en souvenir de mon enfance persécutée, de ma vie cachée et obscure à Nazareth ; en souvenir de toute ma vie publique et de la douloureuse Passion qui a couronné mon sacrifice de trente-trois ans ; en souvenir de mes larmes et de mon agonie, de ma condamnation, de mes outrages, de ma sanglante flagellation, de ma couronne d'épines ; en souvenir de mon crucifiement et de ma mort, de ma sépulture, de mes anéantissements ; en souvenir de ma résurrection triomphante et de mon ascension dans les cieux ; enfin, en souvenir de ce second avènement, où je reviendrai plein de gloire et de majesté, pour accomplir mon mystère, pour venger et glorifier mon Église, pour juger les justes et les pécheurs, les vivants et les morts.

Voilà ce que nous rappelle chaque jour Jésus présent lui-même au milieu de nous dans son Eucharistie. A Noël, c'est lui, l'Enfant-Jésus, qui est là devant nous, que nous adorons, que nous recevons en communiant ; au Vendredi-Saint, c'est encore Jésus, Jésus crucifié ; à Pâques, c'est Jésus ressuscité ; et ainsi de suite, à toutes les fêtes qui composent la liturgie de l'Église.

Le DIEU de l'Évangile, le doux Jésus de Madeleine et de Zachée, le divin Prédicateur du sermon de la montagne et du sermon de la Cène, est là en personne, présent et vivant, tout près

de nous. Oh! qu'il est bon de méditer à ses pieds le divin Évangile, où il a consigné pour nous ses actes et ses paroles!

Ainsi, Notre-Seigneur est au Saint-Sacrement pour nous empêcher de l'oublier, et comme un *mémorial* perpétuel de son incarnation, de sa rédemption et de sa grâce.

Une autre raison qui fixe ainsi notre miséricordieux Sauveur au milieu de nous, c'est le besoin que nous avons, et qu'il connaît si bien, d'un consolateur, d'un ami intime, d'un refuge, d'un médecin, d'un confident au milieu de toutes nos peines et de toutes nos douleurs. JÉSUS, au Saint-Sacrement est tout cela pour nous; à ses pieds, nous allons nous reposer de toutes nos fatigues. Quand notre cœur est trop gros, trop plein de larmes, nous allons pleurer près de lui; quand les hommes nous abandonnent, quand leur méchanceté nous poursuit et nous décourage, nous avons là, tout près de nous, l'ami fidèle qui ne trompe pas. Aussi devrait-on écrire, en lettres d'or, sur tous les tabernacles, l'invitation si tendre consignée dans l'Évangile: « *Venez à moi, vous tous qui souffrez, et moi je vous soulagerai!* »

Le Saint-Sacrement est le rendez-vous de tous les cœurs, la source à laquelle les âmes, comme

de belles petites colombes, vont se désaltérer et se rafraîchir ; le foyer de la prière et de la ferveur ; c'est, en un mot, le centre de tout et la vraie vie du chrétien ici-bas.

C'est le rendez-vous du ciel et de la terre : en JÉSUS, et en JÉSUS seul, nous nous unissons à ceux que nous avons aimés sur la terre et qui ne sont plus. On ne s'unit jamais plus intimement à la Sainte-Vierge, aux Anges, aux Saints du ciel et aux âmes saintes du Purgatoire, qu'en s'approchant de JÉSUS au Saint-Sacrement, et surtout en le recevant dans la communion.

Oui, dans la communion ; car notre divin Maître demeure tous les jours au milieu de nous dans le Pain eucharistique, pour être lui-même et en personne la nourriture de nos âmes. Par sa grâce, JÉSUS-CHRIST est la vie de notre âme : par l'Eucharistie, il se fait notre Pain de vie. De même que notre corps ne peut vivre sans nourriture, de même aussi la vie de notre âme a besoin de s'alimenter pour ne point défaillir. Le Saint-Sacrement est la nourriture *nécessaire* des chrétiens : « Si vous ne mangez la Chair du « Fils de l'homme et si vous ne buvez son Sang, « vous n'aurez point la vie en vous. » Ce sont les propres paroles de Notre-Seigneur.

Oh ! quelle grande merveille de l'amour du

bon DIEU! Non content de venir à nous, de nous bénir, de nous promettre son Paradis, il veut être et il est réellement l'aliment de nos pauvres âmes! Oui, l'aliment, et l'aliment quotidien : si nous le voulons, nous pouvons tous les jours nous nourrir de DIEU, unir notre chair infirme et misérable à la vraie Chair du bon DIEU, notre sang au vrai Sang de JÉSUS, notre pauvre âme à l'Âme très-sainte de ce Sauveur, notre humanité à son humanité et à sa divinité!... Nous pouvons tous les jours nous incorporer dès ici-bas le divin Fils de MARIE et ne plus faire qu'un avec lui.

La communion : voilà le but final de la présence de JÉSUS au milieu de nous dans l'Eucharistie. Il n'est là sur l'autel, entre les mains de ses Prêtres; il ne repose jour et nuit dans son Tabernacle, que pour entrer en nous, que pour venir se reposer en nous et nous remplir de lui-même.

Telles sont, si je ne me trompe, les principales raisons pour lesquelles notre Sauveur, réellement présent dans l'Eucharistie, demeure au milieu de son Église, comme un roi au milieu de ses sujets.

Conçoit-on que tant d'amour soit payé par tant d'ingratitude! On dirait, en vérité, que nous n'avons pas de foi. Nous devrions tous les

jours aller adorer Jésus dans son grand sacrement et lui rendre là tous nos devoirs d'amour, de reconnaissance, de piété, de prière; nous devrions passer avec bonheur à ses pieds tout le temps que nous perdons en bavardage et en frivolités; nous devrions recourir à lui à tout propos, pour nos besoins et pour ceux du monde entier. Si nous avons une foi vive, nous ferions comme tant de bons chrétiens qui trouvent moyen d'assister à la Messe tous les jours, ou presque tous les jours; de communier souvent; de rendre au Sauveur dévouement pour dévouement, amour pour amour.

Si nous avons une foi vive, nous respecterions profondément nos églises; nous ferions toutes sortes de sacrifices pour les orner et les rendre dignes de JÉSUS-CHRIST; rien ne serait épargné... La nudité honteuse de tant d'églises, le dénûment de tant de sanctuaires, qu'est-ce? sinon le témoignage accusateur de notre peu de foi.

XIX

La foi et l'esprit de foi au Saint-Sacrement.

Il y a une grande différence entre *la foi* et *l'esprit de foi* au Saint-Sacrement; et c'est sur

ce point, mon très-cher lecteur, que j'appellerai votre attention en terminant cette causerie.

Vous avez la foi ; vous croyez très-sincèrement en la présence de votre Sauveur au Saint-Sacrement : oh ! oui, certes ! Vous n'êtes ni un incrédule, ni un hérétique ; et vous aimeriez certainement mieux mourir que d'apostasier. Vous avez la foi, mais avez-vous l'esprit de foi ? Avez-vous, en la présence réelle de JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie, cette foi vivante, pratique, efficace dont les vrais chrétiens vous donnent l'exemple ? Si vous ne l'avez pas, ou du moins si vous ne l'avez pas suffisamment, voici ce qu'il faut faire pour l'acquérir :

D'abord, priez. Demandez souvent, demandez de tout votre cœur à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST qu'il daigne augmenter en vous la foi au Saint-Sacrement. Ses Apôtres lui adressèrent un jour cette simple et naïve prière : « *Seigneur, augmentez en nous la foi.* » Dites-le lui de même, avec autant de sincérité, avec autant d'humilité et de confiance.

La foi est, en effet, une *grâce* que nous ne pouvons pas nous donner, qui vient de DIEU, et que DIEU n'accorde qu'aux hommes de bonne volonté. C'est comme la lumière ; elle nous

vient du ciel, et si DIEU ne nous la donnait, nous aurions beau ouvrir les yeux comme des portes cochères, nous n'y verrions pas.

Demandez donc au bon Sauveur une foi vive au Saint-Sacrement. Il a dit en son Évangile : « *Demandez, et vous recevrez.* » On ne prie pas assez ; et c'est souvent pour cela qu'on n'a pas la foi, ou du moins qu'on n'a point l'esprit de foi.

Mais, notez-le bien, pour que la lumière de la foi puisse pénétrer jusqu'au fond de votre âme, il faut que vous n'y mettiez pas obstacle. Toutes les passions mauvaises, la haine, la gourmandise, la luxure, l'égoïsme, l'envie, l'avarice, l'orgueil surtout, sont autant d'obstacles qui arrêtent, en tout ou en partie, la grâce de la foi : les âmes souillées sont comme ces carreaux couverts de poussière, de toiles d'araignées et d'ordures que les rayons du soleil ne peuvent plus traverser.

La pureté du cœur, la pureté et la sincérité des bonnes intentions : voilà donc une seconde condition indispensable pour recevoir la grâce de l'esprit de foi, que DIEU nous présente. « *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur*, a-t-il dit ; *ce sont eux qui verront DIEU.* » Ceux qui ont le cœur pur, ceux qui cherchent sincèrement et qui aiment.

véritablement la lumière ; ceux-là, et ceux-là seuls, *verront* DIEU, réellement présent dans le mystère eucharistique.

Il y en a qui demandent la foi, avec grand' peur de l'obtenir : ils sentent qu'une foi vive oblige vivement ; et au fond ils ne se soucient guère d'embrasser une vie chrétienne plus parfaite, de quitter des habitudes commodes de laisser-aller, de négligences et de plaisirs : ce ne sont pas là des cœurs purs ; aussi leur prière demeuré-t-elle sans effet.

Ayez plus de courage que ces gens-là ; et soyez bien déterminés à suivre le bon DIEU dès qu'il daignera se montrer. N'ayez pas peur d'être trop bons : meilleur on est, plus on est heureux.

Outre les obstacles qui pourraient venir du cœur, ayez encore bien soin d'écarter ceux qui pourraient venir de l'esprit : je veux parler surtout de l'ignorance. Cherchez à vous instruire de plus en plus des choses de la foi ; dans vos difficultés, consultez quelque prêtre, non-seulement bon et pieux, mais encore éclairé, instruit, capable de vous faire avancer dans la connaissance de JÉSUS-CHRIST. Quand on a l'amour de la vérité, plus on scrute les mystères du christianisme, et en particulier le mystère du Saint-Sacrement, plus on y trouve de la-

nières, de magnificences et d'harmonies: et c'est là une des preuves les plus splendides de la divinité de la Religion.

Enfin, mon bon lecteur, croyez-moi : si vous voulez obtenir de DIEU une foi très-vive au Saint-Sacrement, recevez-le souvent dans de bonnes communions.

La sainte Communion est la source de toutes les grâces: avant tout, elle nous est donnée pour fortifier notre foi et pour la perfectionner. Quand on ne communie pas assez, la foi s'affaiblit et devient peu à peu si languissante, qu'on la croirait morte. Communiez, communiez pieusement, communiez souvent; et vous verrez bientôt votre foi se développer, comme une plante que l'on arrose et dont on soigne la culture. Ce qui a préparé notre pauvre France à recevoir le venin de l'incrédulité et de l'indifférence, ça été la perfide hérésie du jansénisme, qui, sous prétexte de respect, a tenu les âmes éloignées de la Communion.

Hâtons-nous de revenir puiser la vie à la source unique de la vie : l'esprit de foi, et avec lui la régénération religieuse, rentreront dans nos églises lorsque la sainte Communion y fleurira et y sera pratiquée avec amour.

Ainsi donc, prière, bonne volonté, pureté de cœur, instruction religieuse, fréquentation de la Communion : tels sont, mon cher lecteur, les moyens que je vous engage à prendre, afin d'obtenir du bon DIEU la grâce d'une foi vive en sa présence, très-réelle et très-sainte, dans la divine Eucharistie.

Béni soit le DIEU d'amour qui nous y nourrit de sa Chair et de son Sang ! Bénie soit la sainte Église qui nous présente le Pain de vie ! Et bénie soit également l'Immaculée, très-douce, très-bonne et très-sainte Vierge MARIE, qui la première nous a donné JÉSUS-CHRIST, notre Sauveur !

Paris, 8 décembre 1865, fête de l'Immaculée-
Conception.



TABLE

I. De ceux qui n'y croient pas.	1
II. De ceux qui croient qu'ils n'y croient pas.	4
III. De ceux qui ont l'air de n'y pas croire. . .	7
IV. Étrange ignorance de certains chrétiens touchant l'Eucharistie.	9
V. Ce que c'est que le Saint-Sacrement. . .	13
VI. Si nous pouvons comprendre la présence de JÉSUS-CHRIST au Saint-Sacrement. .	17
VII. S'il est absurde et impossible, comme le disent les impies, de croire à la pré- sence réelle?	20
VIII. Si nous sommes absolument sûrs que JÉSUS- CHRIST est réellement présent au Saint- Sacrement.	24
IX. Comment le dogme de la présence réelle est clairement enseigné dans l'Évangile.	27
X. Notre-Seigneur, Luther et Calvin. . . .	30
XI. Comment, dès l'origine du christianisme, l'Église a cru, comme aujourd'hui, à la présence réelle.	32
XII. Que les Évêques et docteurs des premiers siècles ont enseigné, comme ceux d'au- jourd'hui, la présence réelle de JÉSUS- CHRIST au Saint-Sacrement.	36

XIII.	Pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ, présent au Saint-Sacrement, se dérobe à nos regards.	49
XIV.	Pourquoi Jésus-Christ demeure silencieux et comme impassible quand on l'insulte dans le sacrement de son amour. . . .	53
XV.	Comment Notre-Seigneur a souvent manifesté par d'éclatants miracles sa présence réelle dans la sainte Eucharistie. . . .	56
	La sainte Hostie de Douai, en Flandre. . .	57
	Le <i>Sagro Corporale</i> de Bolsena.	60
	L'Hostie miraculeuse de Saint-Gervais, à Paris.	61
	Le miracle des Billettes, à Paris.	63
	Le ciboire de saint Casimir, en Pologne. . .	67
	La sainte Hostie de Bruxelles.	68
	Le miracle de Turin.	70
	Nicole de Vervins.	72
	L'ostensoir de Faverney, en Franche-Comté.	85
	L'Hostie miraculeuse des Ulmes-de-Saint-Florent, au diocèse d'Angers.	91
XVI.	De la sanction solennelle donnée par le saint Concile de Trente au dogme de la présence réelle.	109
XVII.	D'une autre sanction, plus terrible encore, de la vérité de la présence réelle. . . .	112
XVIII.	Pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ demeure ainsi avec-nous au Saint-Sacrement.	124
XIX.	La foi et l'esprit de foi au Saint-Sacrement.	132

I AU 66

LA TRÈS-SAINTE COMMUNION

Par Mgr DE SÉUR

AVEC APPROBATION DE ROME.

CINQUANTE-TROISIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

In-18, 20 c. ; franco, 30 c. — Le cent, 15 fr. ; franco, 20 fr.

Ayant pris la liberté de déposer cet opuscule aux pieds du Souverain Pontife, Sa Sainteté a daigné lui donner une sanction précieuse et en approuver, sans aucune restriction, la pensée et la doctrine. Le Bref Apostolique, en date du 29 septembre 1860, commençait ainsi : « *Très-cher fils, Nous avons reçu avec bonheur l'hommage de votre livre; et nous vous félicitons vivement du zèle louable et religieux avec lequel vous vous efforcez d'exciter les fidèles à un plus fréquent usage de la communion eucharistique.* » En outre (et qu'il me soit permis d'appeler sur ce fait toute l'attention des lecteurs), au commencement du carême de l'année 1861, le Saint-Père, en donnant, selon l'usage, dans une salle du Vatican, la mission et la bénédiction apostolique aux prédicateurs des stations de Rome, a distribué, de sa propre main, ce petit traité traduit en italien sur la première édition, ajoutant que « *ce petit livre, venu de France, avait déjà fait beaucoup de bien; qu'on devrait le donner à tous les enfants quand ils font leur première Communion; que tous les curés devraient l'avoir, parce qu'il contient les véritables règles de la communion, telles que les entend le Concile de Trente, et telles que Sa Sainteté veut qu'elles soient appliquées;* » etc. Ce précieux témoignage m'a été rapporté par un témoin auriculaire, prêtre romain, prédicateur à une des stations du carême.

(Préface de l'auteur.)

PETITS OPUSCULES DE PIÉTÉ

POUR LES ENFANTS

PAR M^{GR} DE SÉGUR

LA RELIGION ENSEIGNÉE AUX PETITS ENFANTS , in-18.	30 c.
Par la poste.	40 c.
L'ENFANT JÉSUS , in-18.	20 c.
Par la poste.	30 c.
CONSEILS PRATIQUES SUR LA PIÉTÉ , in-18.	
Prix.	30 c.
Par la poste.	40 c.
CONSEILS PRATIQUES SUR LES TENTATIONS ET LE PÉCHÉ , in-18.	30 c.
Par la poste.	40 c.
CONSEILS PRATIQUES SUR LA PRIÈRE , in-18.	
Prix.	20 c.
Par la poste.	30 c.
CONSEILS PRATIQUES SUR LA CONFESSION , suivis d'un examen de conscience, in-18.	10 c.
Par la poste.	15 c.
CONSEILS PRATIQUES SUR LA COMMUNION , in-18.	15 c.
Par la poste.	20 c.

Dans ces opuscules, Mgr de Ségur, qui a un talent tout particulier pour parler à la jeunesse, expose, dans un langage accessible à tous les enfants, l'ensemble de la piété chrétienne, sous forme de conseils pratiques.

Le public auquel s'adresse l'auteur comprend les enfants depuis l'âge de raison jusqu'à quatorze ou quinze ans. Nous croyons ces opuscules appelés à faire un bien très-sérieux.

(Extrait du journal *le Monde*.)

PIET

TITS

TE

TATI

E

SSIO

UNAM

DE

DE

DE

A LA MÊME LIBRAIRIE

GROSSES VÉRITÉS

PAR M^{GR} DE SÉGUR

In-18. Prix 10 cent., par la poste 15 cent.

Le cent, 10 francs, franco

Ce petit opuscule, où se retrouvent au plus haut degré les qualités qui recommandent les ouvrages de propagande du pieux auteur, obtiendront certainement les succès des *Réponses*. Cette brochure, d'un prix minime, sera bientôt entre toutes les mains.

Voici la table des matières contenues dans cette publication :

- I. S'il est bien sûr que nous ne sommes pas des bêtes. — II. S'il est bien sûr qu'il y a un DIEU vivant, créateur de tout ce qui existe. — III. S'il est bien sûr qu'il y a une vraie religion, et que nous ne pouvons pas nous en passer. — IV. S'il est bien sûr que la religion chrétienne soit la vraie religion. — V. S'il est bien sûr que la religion chrétienne soit la seule vraie religion. — VI. S'il est bien sûr que JÉSUS-CHRIST soit DIEU fait homme. — VII. S'il est bien sûr que l'Église catholique est la seule vraie Église de JÉSUS-CHRIST. — VIII. S'il est bien sûr que nous ne pouvons pas nous tromper en écoutant le Pape et les Évêques, pasteurs de l'Église catholique. — IX. S'il est bien sûr qu'il ne suffit pas d'être honnête homme, mais qu'il est absolument nécessaire de pratiquer la Religion.